

LES
DEUX SOEURS DE CHARITÉ

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Mercédès, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Blanche de Savenières, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
La Fille de l'Aveugle, par EMMANUEL GONZALÈS. 3 vol. in-8.
Le Château de La Renardière, par MARIE AYCARD. 4 vol. in-8.
Roch Farelli, par Paul FÉVAL. 2 vol. in-8.
La comtesse Ulrique, par le marquis de FOUDRAS et Constant GUÉROULT, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.
Les Catacombes de Paris, par ÉLIE BERTHET. 4 vol. in-8.
La Tour des Gerfauts, par le vic. PONSON DU TERRAIL. 5 v. in-8.
La Belle Gabrielle, par AUGUSTE MAQUET, 5 vol. in-8.
La dernière Fleur d'une Couronne, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Madame de la Chanterie et **l'Initié**, par H. DE BALZAC. 3 vol.
Laurence de Montmeylian, par MOLÉ-GENTILHOMME. 6 vol. in-8.
Le Garde-chasse, par ÉLIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Le Beau Laurent, par P. DUPLESSIS, aut. des *Boucaniers*. 4 v. in-8.
La chute de Satan, par AUGUSTE MAQUET. 6 vol. in-8.
Rigobert le Rapin, par CHARLES DESLYS, auteur de la *Mère Rainette*, etc., etc. 4 vol. in-8.
Le Guetteur de Cordouan, par PAUL FOUCHER. 3 vol. in-8.
La Chasse aux Cosaques, par GABRIEL FERRY. 5 vol. in-8.
Le Comte de Lavernie, par AUGUSTE MAQUET. 4 vol. in-8.
Montbars l'Exterminateur, par PAUL DUPLESSIS. 5 vol. in-8.
Un Homme de génie, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Le Garçon de Banque, par ELIE BERTHET. 2 vol. in-8.
Les Lorettes vengées, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Roquevert l'Arquebusier, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
Mademoiselle Bouillabaisse, par CH. DESLYS. 3 vol. in-8.
Le Chasseur d'Hommes, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.
L'Usurier sentimental, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
L'Amour à la Campagne, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
La Mare d'Auteuil, par CH. PAUL DE KOCK. 10 vol. in-8.
Les Boucaniers, par PAUL DUPLESSIS. 3 vol. in-8.
La Place Royale, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La marquise de Norville, par ELIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Mademoiselle Lucifer, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
Les Orphelins, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La Princesse Pallianci, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
Les Folies de jeunesse, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
Livia, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.

(Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis).

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LES

DEUX SOEURS

DE

CHARITÉ

PAR

Mme CLÉMENCE ROBERT

auteur

Du Fou de la Bastide, etc., etc.

III

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

LES

PAYSANS

PAR H. DE BALZAC

Les *Paysans*, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion devait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la *Comédie Humaine*. L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le *paysan* du *bourgeois*. Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante figure de Rigou; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les types devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

LA FILLE DE CROMWELL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Ce livre, dû à la plume énergique et féconde de l'illustre auteur des *Contemporains*, est un des meilleurs romans d'études publiés par la librairie parisienne, depuis *Struensée* et *Cinq-Mars*. C'est un immense tableau d'histoire qui réunit dans un seul cadre tout le siècle des révolutions puritaines, et dont chaque épisode, amené avec un art parfait, double l'intérêt de détails sans nuire à l'ensemble.

La grande figure de Cromwell se dessine au prologue et plane sur tous les chapitres qui suivent, comme un puissant et majestueux fantôme.

Un règne plein de représailles abominables, succédant au protectorat; une cour voluptueuse, à laquelle l'échafaud de Charles Ier ne servit pas même de leçon, tout inspire M. Eugène de Mirecourt, tout lui dicte des pages admirables. La fille de Cromwell aimant Charles II, détestant le roi, luttant contre son amour avec le fanatisme politique, et finissant par jeter l'Angleterre et le monarque dans un abîme, est certes un des caractères les plus énergiques et les plus curieux tracés par le roman moderne.

LES

DEUX SOEURS DE CHARITÉ

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER

I

Condamnation.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, sœur Lucienne, après avoir dormi quelques heures sur la dure couchette de sa cellule, était agenouillée devant son humble christ de bois noir,

et remerciait Dieu dans l'effusion de son cœur.

Elle avait accompli un pas de plus dans sa mission de charité en sauvant un malheureux de la mort; son âme s'épanouissait dans une joie céleste, dans une gratitude infinie envers la Providence qui l'avait choisie pour cette œuvre.

Peu à peu, ses mains jointes se détendirent, elle s'affaissa sur elle-même, et la rêverie succéda à la prière.

Sœur Lucienne était simple et pure dans l'âme, chacun de ses jours était semblable à celui de la création, où l'être sort dans toute son innocence des

mains du Seigneur; elle attribuait aux ardeurs de la charité chrétienne l'intérêt immense, la préoccupation incessante, le tendre enthousiasme dont elle était saisie pour Albert.

Et, en effet, si elle aimait selon les lois de l'humanité un des hommes les plus séduisants du monde, et qu'elle avait sauvé deux fois dans la maladie et dans le désespoir, ce sentiment était si chaste en elle, qu'on aurait pu préciser d'une manière certaine la limite où il différait de l'amour chrétien et universel.

Un autre entraînement plus mystérieux encore pour elle-même ramenait sans cesse sa pensée vers cette jeune

femme qu'elle connaissait à peine, et que sa condition d'actrice aurait dû lui rendre répulsive malgré les vertus bienfaisantes dont elle lui avait vu faire preuve, si une attraction indéfinissable, un élan de cœur irrésistible, n'eût vaincu tous les préjugés religieux.

Sœur Lucienne avait parfaitement reconnu, avec son instinct de femme, la passion que Dora éprouvait pour M. de Varcins; et, dans la rêverie de ce moment, elle s'identifiait tellement avec cette jeune et belle artiste, à laquelle il était permis d'aimer, qu'elle mettait sur son compte tout ce qu'il y avait peut-être

de trop ardent et de trop agité en elle-même en songeant à Albert.

Si elle se reportait avec délice au moment où elle avait pu l'arracher à son désespoir, si elle frémissait en pensant aux peines profondes qu'il éprouvait encore, aux suites longues et cruelles que de tels maux devaient laisser en lui, elle croyait se figurer les inquiétudes dévorantes, les angoisses que cette autre jeune femme devait éprouver pour lui, puis le bonheur ineffable dont elle serait saisie s'il lui était donné d'apprendre qu'après un danger terrible il était du moins rendu à la vie.

De là au désir d'aller rassurer ce cœur souffrant il n'y avait pas loin.

Se confiant en ses intentions bienfaisantes, la sœur de charité se détermina à la démarche, très hardie dans sa profession, d'aller trouver la belle actrice et de l'entretenir une minute, seulement le temps de calmer les cruelles anxiétés auxquelles elle devait être en proie au sujet de M. de Vareins.

Elle avait entendu dire par hasard aux gens de Dora que leur maîtresse demeurait à la place Saint-Georges, et en se rendant là, il devait être bien facile de trouver la maison de la célèbre cantatrice.

Ainsi sœur Lucienne, en sortant pour remplir ses devoirs de la journée, se dirigea d'abord de ce côté.

Dora, en revenant la veille de son évanouissement, s'était trouvée dans sa voiture accompagnée de Martial Duvilliers, qui la ramenait chez elle.

Martial, bientôt rappelé par ses inquiétudes dans la maison de son ami, entrait au salon à l'instant où la plainte déchirante qu'exhalait la jeune femme en perdant connaissance s'était fait entendre.

Courant à la bibliothèque, il avait trouvé Dora évanouie entre les bras de Ferdinand, qui attribuait sa défaillance

à un malaise subit, et avec l'habileté qu'il possédait à se composer un visage impassible, avait aidé Martial à rendre des soins à la jeune femme et à la transporter dans sa calèche.

La nuit avait été affreuse pour Dora. La mort d'Albert, dont un seul mot lui avait présenté l'image, était presque devenue une certitude pour elle.

L'effroi la possédait au point de lui faire jeter par instant des cris étouffés, déchirants; de rares lueurs d'espoir venaient faire resplendir ses grands yeux, illuminer sa figure pâle et baignée de larmes; mais les terreurs sans fondement positif, et l'espérance sans cause, la lais-

saient également éperdue et hors d'elle-même.

Au jour renaissant, elle aurait voulu sortir et chercher en tout lieu quelque indice du sort d'Albert... Mais elle sentait que la pensée, la raison même lui manquaient pour se guider. Irritée de sa propre douleur, elle se frappait le front dans des moments de colère et de désespoir.

Cette jeune femme toujours aimée et adulée, cette artiste idolâtrée de la foule, ce rossignol couronné, qui n'avait eu que des jours de soleil, de joie, de liberté, et la gloire pour surcroît, s'étonnait et se révoltait dans ces étreintes de

la souffrance, comme l'oiseau enfermé dans de durs barreaux de fer pour la première fois.

Vers neuf heures, elle était descendue se mettre au bain, espérant que ce calmant atténuerait un peu ses agitations mortelles, lui rendrait quelque empire sur elle-même.

La salle de bain, située au rez-de-chaussée, était lambrissée de stuc blanc rehaussé de mosaïque et d'arabesques dorés ; elle ouvrait sur le jardin par une porte-fenètre garnie de doubles rideaux de mousseline; une seconde porte de service donnait dans l'intérieur de la maison.

Le beau perroquet vert, qui répétait toujours par intervalles le nom de *Marie*, était venu dans cette salle sur l'épaule de la femme de chambre. Tant que Jenny était restée occupée de son service, il avait voleté lourdement autour de la baignoire, puis il s'était perché sur une patère, où ses vives couleurs rivalisaient avec les riches nuances de la mosaïque.

Ce gracieux intérieur était éclairé d'un rayon du matin qui faisait ressortir l'éclatante fraîcheur de ses élégants décors; l'air humide était chargé des parfums de la baignoire; les touffes de roses du jardin formaient un transparent délicieux à la mousseline des rideaux. Dans

cet entourage, la figure de Dora était si pâle et si navrée, qu'elle semblait une de ces têtes de saintes martyres qu'on place dans de somptueux encadrements de fleurs et de dorure.

Elle avait laissé tomber sa tête sur un de ses bras posé au rebord de la baignoire ; son cou et ses épaules se découvraient à demi ; une partie de ses cheveux noirs détachés trempaient dans l'eau, et à chaque frémissement de la surface limpide flottaient autour de son buste, que le ton mat de la batiste collante faisait ressembler à un beau marbre.

Dora avait trouvé dans le bain, non le

calme qui pouvait éclaircir ses pensées, mais un abattement moral extrême, un désespoir plus morne et non moins intense; des images funèbres passaient devant ses yeux ; des saisissements plus aigus lui brisaient le cœur ; elle ne pouvait pleurer, la souffrance retombait dans son sein avec un poids mortel, et cet anéantissement profond qu'elle sentait en elle semblait lui révéler le funeste sort d'Albert.

Elle était ainsi abîmée dans sa douleur, quand une voix très basse, mais fraîche et vibrante, prononça près d'elle :

— Il est sauvé !

Dora tressaillit et releva la tête... En voyant sœur Lucienne, elle fut assurée de son bonheur et fondit en larmes.

— Sauvé ! répéta-t-elle avec transport. Est-il bien vrai ?

— Je vous le jure.

Dora se jeta au cou de la jeune sœur, et couvrit de baisers son joli visage, toujours calme et candide.

Les deux jeunes femmes n'avaient pas besoin de s'expliquer davantage : leurs cœurs se connaissaient très bien, et en tout ce qui touchait Albert elles s'entendaient d'avance.

— Mon Dieu ! reprit Dora en frémissant, sauvé !... mais il a donc été...

— Bien près de la mort.

— Et comment le savez-vous?

— Oh! le ciel n'a jamais été si bon pour les pauvres mortels! dit Lucienne en levant des yeux bleus pleins d'extase.

— Ma sœur... mon amie... mon ange!... parlez, reprit Dora avec passion.

— Je passai hier, comme la nuit venait de tomber, sur le bord de la Seine, près de Valenton... Une ombre agitée errait sur le rivage..... Il y a dans la pensée de mort quelque chose qui se révèle..... je ne sais par quels indices..... mais je sentis le désespoir de cet homme répondre dans mon âme... J'allai m'approcher de celui

que je ne connaissais point, lorsque je le vis prêt à s'élancer dans les eaux... Je me jetai devant ses pas... c'était lui !

— Et vous l'avez retenu au bord de cet abîme par votre seule présence ?

— Oui.

— Oh ! je vous aime !... que vous êtes belle !... mon Dieu, que je vous aime !

Elle baisait les mains de Lucienne, la regardait avec idolâtrie et reprenait :

— Et maintenant, il est consolé, n'est-ce pas ! il ne pense plus à son affreux dessein ?

— Je l'espère... Je lui ai parlé raison dès que je l'ai vu plus calme, et tout le temps de notre retour à Paris... Et Dieu

m'inspirait sans doute, car je sentais les battements de son cœur s'apaiser sous ma main.

— Oh ! c'est bien... le ciel vous devait une si noble mission.

— Un tel bonheur.... l'avais-je bien mérité !

— Tandis que moi... Oh ! c'est cruel à penser...

— Vous avez causé des peines... bien involontairement sans doute ?

— Non. Mais quoi qu'il dût en coûter, je devais rompre avec lui pour qu'il se soumit à un devoir sacré, pour qu'il obéit à son père... Oh ! la volonté de ce père, dans de telles circonstances, était

si sacrée, que c'eût été un crime de l'y soustraire.

— Vous avez bien fait.

— Ah ! tenez, nous étions encore toutes deux sœurs de charité par l'amour.

— L'amour !

— Ne rougissez pas. L'amour tel que nous le sentions pour lui était la charité au sublime degré... Nous nous étions exercées toutes deux à soulager de faibles malheurs, tel que la misère, pour soustraire ensuite Albert à des malheurs plus grands.

— S'il en est ainsi, que Dieu soit loué !

— Je lui ai conservé l'honneur, la vertu, et vous, la vie !

— Ah ! c'est une douce pensée !

— Seulement, moi, avec mon inconséquence, mon étourderie habituelles, en l'arrachant à un danger, je le jetais dans un danger plus grand... tandis que vous, douce consolatrice, bonté divine, vous ne l'avez quitté qu'en le laissant au port.

— Qu'importe, vous ou moi ! dit Lucienne avec une sainte ivresse, qu'importe, puisqu'Albert, puisque M. de Vareins est sauvé !

Dans cet instant, les deux jeunes femmes tournèrent vivement la tête à un mouvement qui se fit derrière elles.

— M. de Vareins est certainement

sauvé, car il épouse la pupille de son père, dit Ferdinand qui venait d'entrer.

A ces mots, Dora sentit comme une lame froide dans son sein... Elle avait voulu que le sacrifice d'une séparation éternelle fût accompli, mais elle ne pensait pas qu'il dût venir si vite, et elle en était frappée comme d'un malheur inattendu.

Sœur Lucienne, frémissant d'être surprise dans un tel entretien par un jeune homme inconnu, avait déjà disparu de la salle de bain.

La porte de cette salle qui donnait sur le jardin ne s'ouvrait point du dehors. Mais Lucienne, en entrant, l'avait re-

poussée sur elle sans la fermer. Lorsque Ferdinand s'était présenté, les domestiques, accoutumés à le voir reçu chez leur maîtresse, l'avaient engagé à attendre au jardin que madame fût visible. Là, s'approchant de la porte de glace, il avait recueilli les dernières paroles des deux jeunes femmes, et il était audacieusement entré.

Après la première impression douloureuse qu'elle avait reçue, Dora frémit d'irritation à la vue de Ferdinand qui osait pénétrer ainsi dans cet intérieur réservé, et elle lui dit impérieusement de sortir.

— Non, madame, répondit froidement

le jeune homme, vous souffrirez ma présence; vous entendrez le peu de mots que j'ai à vous dire... car je vous vois pour la dernière fois.

Dora, peu touchée de la forme d'adieu qu'il donnait à sa pénible visite, ne répondit qu'en cherchant le cordon de sonnette pour appeler ses gens.

Un grand cordon de soie qui répondait aux étages supérieurs était en effet ramené par son gland d'argent sur le rebord de la baignoire, afin qu'elle pût s'en servir à volonté ; mais au premier mouvement qu'elle fit pour y porter la main, Ferdinand, plus prompt, rejeta le cordon contre la muraille.

— Maintenant, madame, dit-il, n'essayez pas d'appeler ; vos domestiques ne vous entendraient pas : l'un d'eux est sorti, et l'autre occupé dans votre chambre à coucher... qui est assez élevée... comme je le sais pour en avoir escaladé le balcon le soir où M. de Vareins y était seul avec vous, et où j'interrompis votre entretien par le moyen d'une glace brisée à vos pieds...

La jeune femme se trouvait dans une étrange captivité ; elle était chez elle sans pouvoir faire un mouvement pour sortir ni appeler à son aide, retenue forcément dans l'eau qui lui servait de vêtement.

Car rien ne redouble la pudeur comme la haine, et Dora se serait laissée tuer dans son bain par Ferdinand plutôt que d'en sortir à demi devant lui.

Le visage pâle et contracté, elle lui jeta un regard rapide, sauvage, et détourna la tête pour se séparer autant que possible de celui qui la forçait à subir sa présence.

Dans un moment de silence qui régna avant que le secrétaire de M. de Varcins eût la force de reprendre la parole, Dora remarqua cependant un incident futile. Le beau perroquet, dès qu'il aperçut Ferdinand, vola sur son épaule avec maints battements d'aile caressants, et en répé-

tant les cris vifs et aigus par lesquels ces oiseaux témoignent à leur maître la joie de le revoir.

— Ah! dit la jeune femme qui, dans aucune circonstance, ne pouvait retenir une de ses pensées, je vois maintenant pourquoi ce vilain oiseau savait si bien le nom de *Marie*... c'était vous qui me l'aviez envoyé.

— Oui.

— Il est digne de vous, il a commencé par me mettre les mains en sang.

— Oh! oui... il devait bien savoir ce nom de Marie... Que de nuits j'ai passées à répéter ce nom quand l'ara vert pouvait seul m'entendre *Marie!*... Lorsque

j'étais enfant, ce nom venait sans cesse de mon sein à mes lèvres, et je l'aspirais ensuite dans toute la nature comme l'air qui fait vivre... Toute ma vie je l'ai répété en contemplant ton image... *Marie!* ce nom était tout ce que je pouvais posséder de toi... de toi, à qui je me donnais tout entier !

— Je pense, murmura-t-elle sèchement, que ce n'est pas pour me dire cela que vous êtes venu.

— Je vous parle du malheur le plus horrible, d'une passion qui a désolé, anéanti toute mon existence, et vous trouvez qu'il ne vaut pas la peine de le dire.

— Puisque je le sais.

— Vous savez combien je vous ai aimée, bon Dieu ! et où donc auriez-vous pu l'apprendre? Comment moi-même aurais-je pu trouver des paroles pour vous le dire!... Non, ce n'est pas là un sentiment qui puisse s'exprimer si vite... Comment vous aurais-je fait comprendre en quelques mots la religion de toute ma vie. Il ne me semblait y avoir au monde que deux destinées différentes, le bonheur complet, immense auprès de vous; loin de vous, le désespoir, le néant...

Écoutez, j'ai été frappé de laideur à ma naissance, et, à douze ans, de l'in-

firmité qui ajoutait à la disgrâce de ma figure ; mon père m'a repoussé ne pouvant plus se servir du borgne pour le montrer en public; plus tard, la répulsion m'a toujours accueillie sur mon passage... Pauvre, triste, infirme, que venais-je faire dans ce monde? j'étais de ceux dont on dit : Ce malheureux ne meurt donc pas!... Eh bien! avec tout cela, si tu m'avais aimé, Marie, je n'aurais pas changé ma vie contre celle du plus heureux de la terre.

Oh! ne dis pas que c'était impossible, car si j'étais en effet bien disgracié de la nature, rien n'est si beau que l'amour, et l'amour était si pur, si grand dans

mon sein, que si tu avais pu l'y voir tu m'aurais aimé... Alors... oh! Marie! Marie! le ciel est sur la terre, mais on ne doit pas l'y trouver...

Mais, non, non, il ne suffisait pas de passer près de toi détesté dans mon enfance, repoussé dans l'ardeur de ma passion, il fallait encore qu'une illusion d'une nuit, une erreur fatale, vînt me faire croire à la félicité suprême pour me rejeter ensuite plus déchiré, plus furieux, dans mon horrible destinée.

Tout s'est flétri pour moi.

La nature que j'aimais, dans une étude aride et solitaire, ne m'a plus offert que d'insensibles débris; les plus belles fleurs

sont devenues de la paille morte entre mes mains... L'amour heureux, partagé, n'a duré pour moi qu'une nuit... quelques heures d'ombre et de silence !... Et quand le jour est revenu, cet amour heureux n'était plus qu'un mensonge odieux, infernal !...

Oh ! j'ai eu un sort à part et bien rude dans cette vie, si courte par les années, si longue par la souffrance... Et jamais je n'ai pu exhaler une plainte... Marie, tu souffrirais un moment ma présence si tu savais que dans toute mon existence c'est la seule fois que j'ai osé parler de moi... car parler de moi c'est pleurer, et on ne repousse pas les larmes.

Il y avait dans la voix de Ferdinand une douleur si profonde et si saisissante que Dora, qui ne le voyait pas, et qui, en tenant la tête détournée, contemplait seulement cette destinée étrangement solitaire et désolée, prononça d'une voix émue :

— Ah ! l'infortuné !

Mais alors une ombre passa devant sa paupière... Elle leva les yeux... Ferdinand, palpitant, éperdu, s'était approché et tenait les bras étendus vers elle... Elle revit celui dont le souvenir avait souvent effrayé ses rêves, et laissait en elle depuis l'enfance une terreur superstitieuse...

Le repoussant d'un regard irrité, elle resta encore une minute glacée et frémissante de son approche, et pour en finir enfin avec cet entretien odieux, elle lui dit d'un ton violent :

— Pourquoi êtes-vous venu m'apprendre que M. de Vareins allait se marier?

Ferdinand était déjà redevenu morne et impassible.

— Vous faites bien, dit-il, de me le rappeler, car c'est de lui en effet dont j'avais à vous parler... Tout doit être irrévocablement fini entre vous, puisqu'il épousera bientôt la jeune et belle Estelle...

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai entendu toute la nuit s'entretenir de ce sujet avec Martial Duvilliers. Il est calme maintenant, il prête l'oreille aux conseils de sagesse qu'on lui donne ; son cœur s'ouvre aux sentiments de tendresse et de pitié pour son père, qui n'espère qu'en lui pour se sauver d'une situation difficile et se soustraire au remords... Encore quelques jours de ces calmants salutaires qu'on lui verse dans le sang, et le succès sera complet, Albert conduira sa future à l'autel.

— Eh bien ! ensuite... êtes-vous chargé de me l'apprendre, ou venez-vous m'en

instruire dans la seule intention de me faire souffrir?

— Ni l'un ni l'autre. Ce mariage est plutôt un bonheur; il met une barrière insurmontable entre Albert et vous, et il me soustrait à la nécessité de vous séparer moi-même.

— Vous... et de quel droit?

— Marie, tu t'es lié à moi en écrivant, en jurant que tu m'aimais... Ne dis pas que ces paroles, dictées par la nécessité, étaient vaines, mensongères. Le serment que prononce une femme d'aimer le mari qu'on lui donne est souvent fallacieux aussi, et il ne l'engage pas moins. De telles paroles ne peuvent pas être révo-

quées à volonté, elles disposent de la destinée entière; Dieu et les hommes n'ont pas voulu qu'on pût s'en jouer... Ce que je vais te dire n'est pas moins immuable. Tu me vois ici pour la dernière fois, je te le jure; mais je ne perdrai pas mes droits, je te suivrai partout et te tiendrai partout sous mon regard. Je veux que tu respectes la chaîne involontaire et invisible qui nous unit, et que tu as imprudemment formée. Tant qu'il en sera ainsi, je te laisse ta liberté, tes triomphes de la scène, tout ton bonheur d'artiste, et l'oubli du malheureux Ferdinand!... Mais si l'amour te rapproche d'Albert après son mariage...

Il s'interrompit. Dora, pâle d'indignation, de colère, l'interrogea impérieusement du regard.

— Eh bien! répondit-il, je ne peux que le répéter... ce serait alors à moi de vous séparer.

L'accent qu'il mit à ce mot était étrange, effrayant. Dora lut sur son visage, d'une expression implacable, féroce, et s'écria :

— Oh!... la mort !...

— Non pas pour lui, dit Ferdinand qui jugeait de ses terreurs. La première fois que j'ai souffert pour toi, j'ai voulu me tuer... plus tard, lorsque le supplice de la jalousie est venu me torturer, j'ai

voulu poignarder Albert... Ces essais ont échoué... Ils étaient fous, la pensée guidait mal mon bras... Maintenant, ce ne sera plus Albert ni moi...

— Qui donc?

— Je t'ai dit, Marie, que j'étais la jalousie incarnée... Avec tant de puissances aimantes et l'impossibilité d'être aimé, cela devait arriver ainsi... J'en sais donc plus sur la jalousie et la vengeance que tout autre. Eh bien, en se tuant soi-même on laisse sa maîtresse livrée à tous les hommes, et c'est une pensée atroce à notre dernière heure; en tuant son rival, il en vient un autre et on n'a rien fait...

— Ce sera donc moi? demanda Dora avec un calme hautain.

— Oui.

— Vous me tuerez?

— Oui... et moi ensuite sans doute... il ne vaut pas la peine d'y penser.

Il ajouta d'un accent plus profond :

— Ne doute jamais de ce que je viens de te dire..... Et maintenant : Adieu, Marie!

Puis Ferdinand sortit de la salle de bain.

Dora resta enfin seule et glacée de ce qu'elle venait d'entendre. Il lui semblait qu'Albert, déjà ébranlé et près de renoncer à elle pour rentrer dans la sphère où

le plaçaient les convenances sociales, venait de partir pour un voyage qui l'emmenait à un éloignement infini...

Elle sentait aussi que les paroles de Ferdinand étaient vraies, et que la volonté de cet homme la séparait d'Albert d'une manière plus implacable et plus terrible encore que tout le reste.

Ainsi, en ce moment, les sentiments d'attrait et de répulsion que sœur Lucienne et Ferdinand lui avaient inspirés au premier regard se trouvaient réalisés.

La jeune sœur avait été pour elle un Messie de consolation et de joie; Ferdinand, à la fois son amant et son ennemi, avait aussitôt étouffé cet élan si doux de

son âme ranimée, et la tenait sous une sorte de condamnation irrésistible et mystérieuse.

Comme Ferdinand, en sortant, avait laissé la porte de la salle de bain entr'ouverte, l'ara vert s'envola sur ses pas, soit qu'il sentît qu'il serait désormais bien détesté dans la maison, soit qu'il voulût suivre son ancien maître ; il s'élança sur les arbres, et de là se perdit tout à fait.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

La charité.

Deux mois après ces événements, dans les premiers jours de septembre, on célébrait à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage d'Albert de Vareins et d'Estelle d'Ermont.

Tout était disposé pour que la cérémonie eût lieu avec le moins de faste et de retentissement possible; nul appareil n'avait signalé d'avance la solennité et averti la foule de s'y rendre; l'assistance, peu nombreuse, était rangée dans le chœur, revêtu de ses ornements journaliers, et éclairé seulement de sa lampe perpétuelle.

Les traces de douleur imprimées sur les traits d'Albert, l'abattement dans lequel il était toujours plongé, passaient, aux yeux de sa mère et de sa jeune future, pour un mal physique dont il aurait été atteint depuis quelque temps; son père, qui connaissait mieux la nature de

ses souffrances, sans en supposer pourtant toute l'étendue, avait consenti avec empressement à ce qu'on éloignât de cette noce le bruit et les fêtes, si pénibles pour ceux qui y assistent la tristesse dans l'âme.

Deux personnes étrangères et tout à fait inaperçues étaient dans l'église. A gauche, dans la chapelle de la Vierge était une sœur grise, dont la présence ne pouvait être remarquée de personne; à droite, dans le bas côté, était une femme d'apparence très élégante, mais entièrement enveloppée de son cachemire et de son voile, et de plus, placée à

l'ombre de la chaire et du pilier qui la supporte.

Après la rupture violente qui avait conduit Albert si près de la mort, nul rapprochement n'avait eu lieu entre lui et Dora.

Depuis deux mois, ils avaient vécu tous deux dans la solitude, où les transports de la douleur irritée, impétueuse, se fondent en tristesse uniforme, en larmes silencieuses, Albert s'efforçant de dompter un amour contre lequel sa volonté avait peu de puissance, Dora s'habituant jour à jour à l'état d'anéantissement où l'avait jetée son cruel sacrifice.

Albert en revenant à Paris, où sœur

Lucienne l'avait ramené ainsi qu'à la vie, sentait bien qu'il ne pourrait plus supporter la présence de Ferdinand, et projetait de l'éloigner de sa maison sous le premier prétexte venu.

Mais il ne le vit point le premier soir où il rentra au pavillon des Champs-Élysées; le lendemain on lui dit que son secrétaire était sorti de bonne heure. Ce jour-là et les suivants se passèrent, et Ferdinand ne reparut plus chez M. de Vareins.

Ainsi, Albert avait été délivré d'un aspect qui eût constamment alimenté sa jalousie, et partant, sa passion. Alors, livré à l'influence de Martial, ami tendre, chaleureux, persévérant dans ses con-

seils; sentant plus vivement que jamais l'amour de son noble père, il avait enfin donné son consentement à un mariage que le sort semblait depuis si longtemps lui avoir imposé.

Au moment décisif, cependant, il frémissait encore de cet engagement si contraire à ses vœux. Un incident sans importance ayant retardé de quelques minutes le commencement de la cérémonie, il souffrit de voir se prolonger sa situation difficile, et fit quelques pas dans le bas côté le plus solitaire de l'église ; il passa alors devant les degrés de la chaire qui abritait Dora, et elle leva les yeux sur lui.

Elle ne l'avait pas vu depuis cette nuit du bal où, dans la maison même de son père, il suppliait à genoux la jeune femme d'entrer dans sa famille, en recevant sa main, et jurait d'employer toute l'énergie de sa volonté, toute la puissance de son amour à surmonter les obstacles qui devaient s'opposer à cette union... Quelques jours s'étaient passés, et elle le retrouvait dans l'église, où il allait s'unir à une autre !

Martial, presque aussitôt, était venu rejoindre son ami ; le comte de Vareins aussi passa près d'Albert, et Dora entendit ces mots, rapidement échangés entre eux :

— Au nom du ciel ! Albert, connais-moi bien... songe que je ne veux acheter aucune satisfaction personnelle au prix de ta souffrance.

— Que voulez-vous dire, mon père ? demanda le jeune homme.

— Qu'il en est temps encore... pendant une minute... que si ce mariage est un sacrifice pour toi, il ne doit pas s'accomplir.

— Et vous, mon père ?...

— Je ne sais ce qu'il en serait pour moi... Mais vaut-il la peine qu'on s'en préoccupe au-dessus de tout..... je suis avancé dans la vie, bientôt un vieillard... et toi, Albert, tu as toute l'existence à

parcourir... je t'en supplie, au nom de notre amour, aie de la prudence... au moins de la pitié pour toi!

Le comte fut forcé de s'éloigner rapidement.

— Bonté sublime! dit Martial.

— Oui, répondit Albert, si mon père eût commandé, il aurait eu bien moins de pouvoir sur moi.

— Mais il fallait céder à tant de grandeur d'âme!

— Non, Martial, non, je ne tè trompe pas... si je pouvais espérer encore en l'amour que j'avais rêvé, cette bonté même de mon père ne me vaincrait pas!

— Insensé!

— Il n'en est pas ainsi... je ne reprendrais ma liberté que pour souffrir... mon existence est perdue pour moi, qu'elle serve du moins à mon père !... le prêtre monte à l'autel... allons !

En cet instant, Dora n'aurait eu qu'à dire à Albert : « Je t'ai toujours aimé, » pour que tout fût changé dans cette cérémonie décisive, dans la destinée d'Albert et dans la sienne...

Cependant elle se tut !

L'engagement éternel fut consacré.

Les mariés sortirent de l'église ; après eux l'assistance s'écoula.

Dora et sœur Lucienne restèrent seules de chaque côté de la nef. Elles demeu-

rèrent encore quelque temps, l'une à rêver, l'autre à prier.

En sortant, les deux jeunes femmes se rencontrèrent sous le portique.

Elles se prirent la main et restèrent à se regarder avec des yeux pleins de larmes ; leurs cœurs, en ce moment, avaient de ces communications intimes, puissantes, qu'aucun langage ne peut rendre.

Enfin, sœur Lucienne murmura :

— Eh bien, l'œuvre de charité suprême est accomplie !

— Il ne faut pas nous plaindre, répondit Dora, d'un accent pourtant plein de douleur, il ne faut pas nous plaindre quand nous, pauvres femmes, qui avons

reçu si peu de force, qui pouvons disposer de si peu de chose, nous parvenons cependant, par la seule volonté de bien faire, à racheter une existence, à rendre la vie, l'honneur et la paix de l'âme.

— Oh! oui, madame, vous l'avez bien dit, c'est toujours la charité!

Il passait alors près d'elles une toute jeune fille, qui, en entrant à l'église, fit l'aumône à un pauvre.

— Tenez, continua sœur Lucienne en la regardant, cette belle enfant qui donne un sou à un mendiant, s'accoutume à s'oublier elle-même pour ressentir les peines d'autrui. En continuant ainsi, cette noble faculté de vivre dans les au-

tres la portera aux efforts généreux pour soutenir et sauver ceux qui souffrent..... dût-elle laisser sa propre destinée en offrande au malheur!...

— A propos, ma sœur, dit Dora avec un triste sourire, vous souvenez-vous que la première fois où je vous vis, nous fûmes près de nous quereller, parce que je prétendais exercer aussi bien la charité, en suivant les lois de mon cœur, que vous pouviez le faire en obéissant à celle de Dieu?

— Oui, et nous engageâmes là-dessus une espèce de pari, dont nous ne pensions jamais connaître la solution!... Maintenant, le pari est jugé : l'actrice et

la religieuse ont été également *sœurs de charité.*

Dora pressa les mains de Lucienne, et lui dit encore avant de la quitter :

— Ma bonne sœur ! je suis bien heureuse de vous avoir rencontrée ici, car je vais quitter Paris... et pour longtemps peut-être.

— C'est étrange, répondit la sœur grise en vous voyant j'ai eu la même pensée, car je vais également partir sous peu de jours.

— Votre communauté vous envoie dans une autre ville?

— Non, on m'accorde la permission de m'absenter quelques mois, pour un

voyage personnel, qu'il me tient à cœur d'accomplir.

— Eh bien, moi aussi, je vais chercher des lieux que j'ai besoin de revoir... et dont l'air me sera bienfaisant, je l'espère.

— Hélas! nous ne nous reverrons donc plus?

— Plus qu'en souvenir... mais celui que nous garderons l'une de l'autre sera bien doux!

Après s'être fait de tendres adieux, elles se séparèrent... à une certaine distance, toutes deux se retournèrent en même temps, et leurs regards se dirent encore adieu...

Dora, ayant déchiré son nouvel engagement, le soir où elle croyait se lier pour toujours à Albert de Vareins, n'avait point reparu sur la scène pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, et elle était entièrement libre de ses volontés.

Elle quitta Paris à la fin de cette semaine.

Le jour du départ de la célèbre actrice, l'hôtel qu'elle habitait sur la place Saint-Georges offrait un singulier spectacle.

Tous les pauvres auxquels sa bienfaisance distribuait des secours réguliers, étaient venus ce jour-là, moins pour

recevoir sa dernière aumône, que pour la remercier et la bénir.

Ces nombreux pensionnaires étaient d'âge, de professions, de figures diverses, il s'y trouvait des mendiants des rues disant leur chapelet, des gens de théâtre parlant leur argot, de pauvres machinistes qui s'étaient estropiés en portant le jour et la nuit dans le ciel de toile bleue, des enfants de costumiers usant les vieux habits de princes ou de pierrot, et les enfants de chœur de la paroisse...

Tout ce monde envahissait la petite entrée de l'appartement, par laquelle il avait ordinairement accès, tandis que

par le principal escalier, la bande noire des gens de justice montait chez l'actrice pour opérer une saisie au nom de ses nombreux créanciers.

Dora, fort indifférente à l'arrivée de ces derniers, donnait, par habitude, son argent et ses bijoux pour soulager quelque détresse, et vidait tranquillement les meubles dont allaient s'emparer de riches fournisseurs, faisant ainsi de l'égalité sociale sans y songer.

Quelques instants après, elle était sur la route du midi.

A son passage à Lyon la jeune virtuose fut vivement sollicitée de se faire entendre. Elle sentait aussi le besoin de

jouir encore une fois de son talent et de sa renommée, de goûter encore une fois, en s'écoutant elle-même, les ineffables délices de l'harmonie, le seul bonheur qui ne l'eût pas trompé.

Elle s'engagea pour un certain nombre de représentations au Grand-Théâtre.

Un repos de quelques mois, un amour ardent, et qui, refoulé dans son essor, se répandait sur les fictions de la scène, le malheur qui soutient et nourrit le génie, toutes ces causes réunies rendirent la cantatrice supérieure à elle-même, et le succès qu' obtint son chant fut à la hauteur de ses beautés.

De nouvelles représentations furent

demandées et obtenues, et Dora séjourna trois semaines à Lyon.

Cependant elle ne trouva point au théâtre le charme dominant qu'elle y était venu chercher; l'enthousiasme public ne comblait plus son cœur comme autrefois; le bonheur, quoique rapide et incomplet d'un amour profond, avait singulièrement fait pâlir les émotions de la scène, et avait éteint ses joies orgueilleuses, comme le soleil en se levant effacerait le feu d'artifice d'une fête.

Mais tout l'enthousiasme qui n'habitait plus dans le sein de Dora, avait passé dans l'âme de ses admirateurs.

Elle fut traitée par les fervents dilet-

tantes, moins en femme qu'en divinité. Les habitants de la ville se réunirent pour lui offrir à son départ une couronne de chêne et de roses, dont chaque gland était un diamant monté avec art et du plus grand prix.

Dora se rendit à Clermont.

Son arrivée dans cette ville fut un événement public. Quelques jeunes gens des plus fanatiques de son chant l'y avaient suivie pour l'entendre encore. Ils eurent le temps, avant qu'elle parût sur la scène, de répandre mille récits sur son talent féerique et enchanteur, et on vint de tous les lieux environnants pour en admirer les merveilles.

Elle donna cinq représentations à Clermont, qui firent retentir d'applaudissements et de cris d'enthousiasme les échos de l'antique cité.

Cependant Dora avait soin de n'aspirer que de loin les vapeurs de l'encens, en tenant ceux qui le brûlaient pour elle à une grande et immuable distance.

La pensée de Ferdinand, pas plus que celle d'Albert, ne s'éloignait de son esprit : tous deux, par les impressions les plus froides de la haine, et par les retours les plus enchanteurs et les plus douloureux de la passion lui étaient également présents.

Elle savait trop qu'Albert était retenu à Paris par une chaîne invincible, et peut-être par l'indifférence qui pouvait avoir déjà succédé à son amour trompé, mais elle craignait que Ferdinand, malgré son serment, n'osât se présenter de nouveau devant elle.

Elle redoutait dans son approche, non l'exécution de ses menaces féroces, elle était trop forte, trop courageuse, et même trop légère pour craindre la mort, mais elle tremblait d'éprouver encore ces souffrances nerveuses, ce mal instinctif et cruel qu'il lui avait fait subir dès son enfance.

Cette réclusion convenait du reste

à son humeur devenue un peu sombre, altière et surtout dédaigneuse de l'amour de tous les hommes.

Aucune consolation ne pouvait lui venir d'une influence étrangère, et la moindre chose du dehors pouvait au contraire la troubler profondément ; les seules douceurs qu'elle espérât encore, devaient se trouver pour elle au but du voyage qu'elle avait entrepris.

Ainsi, pendant toute la route, ses domestiques avaient ordre de tenir sa porte invinciblement fermée, de refuser même les lettres, de ne mettre sous ses yeux aucune des cartes qu'on pourrait déposer chez elle, et de ne point lui

parler des personnes qui se seraient présentées.

Les gens de Dora connaissant ses violentes impatiences à tout ce qui pouvait le moins du monde contrevenir à ses fantaisies, gardaient la retraite presque sauvage qu'elle s'était faite, avec le mutisme et la fermeté des rochers.

Par la même raison, Dora ne sortait de chez elle que pour aller au théâtre; Jenny, sans cesse occupée à préparer les costumes, restait dans la chambre de sa maîtresse presque aussi enfermée qu'elle-même.

Dora était depuis dix jours à Clermont

et allait y paraître sur la scène pour la dernière fois.

Elle logeait dans un hôtel situé au bord de la ville; un assez long trajet sur les boulevarts la séparait de la salle de spectacle, et elle prenait toujours sa voiture pour s'y rendre.

Ce soir-là, lorsqu'elle sortit de chez elle, le boulevart était garni de monde.

Bien qu'on fut au commencement d'octobre, et que la nuit tombât vers sept heures, la population s'était rassemblée là, dans l'espérance de voir la belle actrice monter en voiture.

Le temps couvert rendait l'obscurité plus hâtive. Dora, en franchissant le

marchepied de sa voiture, remarqua que quelqu'un se détachait du rassemblement pour s'élancer vers elle... Mais ses chevaux partirent en même temps, et dans la rapidité du mouvement elle n'avait rien aperçu qu'une ombre...

A l'instant où la voiture s'éloignait, une agitation subite eut lieu dans cette masse de monde, et des cris d'alarme retentirent.

Dora entendit cette exclamation s'élever... Puis le pas de ses chevaux l'entraînant, le bruit se perdit aussitôt pour elle.

Jenny, qui sortit de l'hôtel peu d'instants après sa maîtresse, entendit dire,

dans la foule assemblée sur le boulevart, qu'un jeune homme, au moment où il se jetait impétueusement devant la voiture, avait été renversé et blessé à la jambe, mais avec peu de gravité à ce qu'il paraissait.

En entrant dans la loge de sa maîtresse, la femme de chambre rapporta ces détails qui calmèrent l'inquiétude de Dora au sujet de l'événement survenu.

Même, Jenny ayant ajouté que les personnes présentes avaient aussitôt transporté le blessé, qui était étranger dans la ville, dans la maison d'un médecin où il serait très bien traité, la jeune femme sourit de l'entreprise peu

brillante de son impétueux adorateur, et cessa bientôt d'y penser.

Lorsque, vers minuit, Dora fut rentrée chez elle, comblée d'applaudissements frénétiques et de couronnes, elle resta levée quelques instants pour laisser apaiser l'agitation de son sang, et elle s'avança sur son balcon, placé à un étage assez élevé de l'hôtel.

Elle venait de songer, qu'après dix jours passés dans l'antique et remarquable ville de Clermont, elle allait partir sans l'avoir vue, et elle examina, autant qu'il était possible à cette heure, le vaste panorama déroulé devant elle.

La lune limpide éclairait l'étendue; la

ville élevée en cône et couronnée de sa cathédrale, occupait le centre d'un bassin de verdure, semé de fragments de ruines et entouré du plus majestueux cintre de montagnes.

Ces flots de lumière sereine, d'un calme délicieux, ces grandes ombres de sapins et de tourelles, mollement étendues sur les prairies, régnaient dans les plaines où avaient éclaté tant de combats, d'incendies, de ravages, où avaient flamboyé autant de lances qu'il y avait alors de feuilles aux arbres, dans les luttes successives des Romains, des Barbares, des guerres féodales.

Le vaste espace, d'une atmosphère ar-

gentée, était rehaussé par la blancheur plus éclatante encore des sommets déjà couverts de neige. Au milieu, la basilique de six cents ans, et construite en sombres laves de Volvie, détachait en noir sa masse dentelée.

Partout la surface de la terre, renouvelée, souriait dans l'ignorance et l'insouci de la jeunesse; seul dans l'étendue, le vieux monument se souvenait du passé et, le front rembruni, semblait repasser dans sa mémoire les scènes de mort et de ruine.

Une impression de paix ineffable s'élevait de ce vaste horizon et venait bercer l'âme.

Dora se fût oubliée longtemps à contempler ces beautés grandioses, à respirer les émanations saintes et pures de la nuit : mais son regard, en suivant les ondes brillantes de la lune sur la cime des bois et le faîte des antiques édifices, fut ramené sur le boulevart que dominait son balcon, et, à cette heure avancée de la nuit, elle vit un homme en face d'elle.

Quoiqu'elle fût à un second étage très élevé, la vive clarté de la lune lui eût peut-être permis de distinguer ses traits, mais il était immobile sous l'ombre des arbres qui l'enveloppait.

Cette constance à se tenir de l'autre

côté du boulevart, d'où on pouvait mieux découvrir la façade de l'hôtel, persuada à Dora que cet homme était là pour elle. Elle le regarda quelques minutes, tant qu'il fût à sa place obscure, mais à un mouvement qu'il fit pour s'approcher, et peut-être pour se faire reconnaître, elle se retira brusquement du balcon et ferma la fenêtre.

Le lendemain matin, Dora, seule dans sa chambre, lisait un itinéraire de l'Auvergne; elle en déroulait la carte entre ses doigts; quelques points attiraient surtout son attention; elle les regardait avec des yeux humides, et tout en elle

trahissait une émotion aussi vive que douce.

Aussitôt après le déjeûner elle se disposa à partir.

Elle se servait de sa voiture et de ses chevaux, n'ayant plus qu'une journée de voyage à fournir, et elle envoya Jenny recommander au cocher de prendre des informations sur le chemin à suivre pour arriver au mont d'Or.

A gauche, la grande route décrivait un long circuit; a droite, elle voyait sur la carte un chemin de traverse plus direct, mais elle ignorait s'il était praticable pour les voitures, et c'était là ce dont elle voulait que le cocher s'informât.

Cependant, tandis que Jenny l'habillait, Dora lui demanda si on avait entendu parler du jeune homme renversé la veille par ses chevaux.

— Oui certainement, répondit la femme de chambre. On ne le connaît point, parce qu'il n'est que depuis deux jours à Clermont, mais on ne s'intéresse pas moins à sa mésaventure. Le médecin, en pansant hier au soir sa blessure, l'avait trouvée assez légère, mais il paraît que, sans entendre raison, il a voulu sortir et se promener toute la nuit au clair de lune; aussi son pied s'est enflé de manière à ce qu'il en a bien maintenant pour deux ou trois jours au lit.

Dora, qui croyait parfois sentir à une vague souffrance, que Ferdinand était toujours près d'elle, comme il l'avait juré, mêlait un peu sa pensée à celle de ce jeune homme inconnu, et n'en fut que plus empressée à quitter Clermont.

Lorsque Jenny descendit dans la salle de l'hôtel, elle était pleine de monde; des gens de la campagne, des marchands, d'élégants voyageurs se pressaient, se heurtaient, buvant à de grandes tables, réglant leurs comptes et surveillant leurs bagages. Jenny, qui passait près d'un groupe de campagnards, les entendit parler d'une épidémie qui sé-

vissait violemment à peu de distance de Clermont.

Elle se mit de la conversation, et apprit que le village de Saint-Genet, dans lequel régnait la maladie, était précisément situé sur le chemin de traverse qui allait au mont d'Or, chemin qui du reste, à ce qu'on ajouta, parcourait un pays perdu, semé de rochers et de ravins.

Également effrayée de la fièvre et des précipices, la jeune camériste, au lieu de transmettre au cocher les ordres de sa maîtresse, revint lui annoncer, de son chef, qu'après tous renseignements pris, il était impossible à une voiture de frayer l'intérieur du pays.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Les deux triomphes.

Tout le voyage de la célèbre cantatrice, depuis son départ de Paris, n'avait été qu'un long triomphe.

L'enthousiasme de la musique est plus bruyant, plus démonstratif que celui

d'aucun autre art; les émotions, les jouissances toutes sensuelles que donne l'harmonie éclatent avec plus d'acclamations, de mouvement, de signes sensibles, que l'admiration contemplative des œuvres de peinture, de sculpture, à laquelle la réflexion s'assimile.

Les fanatiques partisans de la jeune virtuose, avaient donc mené partout sur son passage un tumulte étourdissant d'applaudissements et de louanges, mais en sortant de Clermont, les adieux qu'elle reçut furent une véritable ovation.

Dora avait donné sa dernière représentation au bénéfice des indigents de la ville.

Cette soirée devait être la plus brillante de toutes, elle l'avait consacrée à la charité. Elle se disait vaguement que sans doute elle ne reparaîtrait plus sur la scène, et son beau talent, en disparaissant de ce monde, léguait une dernière aumône pour les pauvres.

Cet acte de bonté avait achevé de lui attirer une admiration exaltée, et c'était autant à la femme généreuse qu'à l'illustre actrice que s'adressait le triomphe.

Aux portes de la ville, une brillante symphonie salua sa voiture, et toute la population de la ville se porta sur son passage.

Il faisait un beau soleil d'automne ; le

paysage était magnifique; des pans de murs revêtus de lierre, de longues palissades de vignes noueuses, entrelacées à des arbres énormes, formaient un premier cadre à de riches plaines de verdure; au-delà, les sommets de neige étincelants sous la lueur dorée du jour, enfermaient le bassin dans leur cintre immense, qui faisait onduler ses blancheurs éblouissantes sur le bleu foncé du ciel.

Sur le bord de la route, la population, rangée en deux haies, élevait des mouchoirs blancs et des rameaux d'arbres agités; une mélodieuse fanfare, mêlée

des acclamations de la foule, remplissait les airs.

Dora passait dans une calèche découverte et au petit pas de ses chevaux.

Elle avait ôté son chapeau pour recevoir l'air dans ses cheveux; le vent faisait flotter ses longues boucles défaites, et les rubans, les dentelles de sa blanche toilette; on voyait son admirable visage, sa taille de reine, ses beaux bras qui se tendaient parfois pour recevoir un bouquet, et ces charmes répandaient une sorte d'ivresse dans l'admiration vouée au génie de l'artiste.

Une pluie de couronnes, de branches d'arbustes, de vers à sa louange, roulés

au pied des fleurs, tombaient dans sa voiture.

Lorsqu'elle eut dépassé la distance où avait pu s'étendre la population de la ville, une brillante cavalcade, sortie comme par enchantement du rideau de verdure qui bordait la route, lui forma un nouveau cortége.

L'admiration continua à éclater autour d'elle, plus vive, plus enthousiaste que jamais; et elle voyagea ainsi emmenant à sa suite cette escorte légère, caracolante, ces chevaliers d'honneur improvisés à la reine de grâce, de beauté et d'harmonie.

Rien ne manquait au triomphe de Dora la cantatrice; elle avait conquis par la

beauté, la vertu, le génie, les honneurs qu'on rend aux princes, et bien au-dessus de ces hommages extérieurs, elle recueillait l'enthousiasme qui n'était fait que pour elle !

. . . .

En même temps, à droite de cette route, dans le fond des steppes mêlées de bois, de rochers et de rares pâturages qui se déroulent jusqu'à la naissance du mont d'Or, l'aspect des lieux et l'intérêt qui s'y répandait était de nature bien différente.

Une épidémie, causée par de longues sécheresses, qui avaient laissé dormir l'eau au fond des marécages, sévissait,

ainsi qu'on l'avait dit à Clermont, dans le misérable hameau de Saint-Genet.

Les cabanes de ce petit coin de terre, situées dans le plus fourré et le plus désert de la contrée, entre de hauts sapins, de noirs rochers et des enfoncements toujours humides, reçoivent à peine la lumière du jour, et sont exposées à l'exhalaison fétide de bas-fonds plantureux, où l'eau dort éternellement sous les touffes de nénuphars et de roseaux.

Les hommes étaient particulièrement atteints de fièvres jaunes et énervantes, qui les rendaient en quelques jours semblables à des spectres, et l'absence de leur travail entraînait une misère dont

on ne peut se faire une idée qu'en pensant que l'état habituel de ce hameau était déjà la misère invétérée, dont quelques privations de plus faisaient un dénuement complet et mortel.

Presque toutes les chaumières en deuil renfermaient un mort ou un mourant, et une famille tremblante ou désolée.

Mais aussi une consolation divine était tombée dans cet abîme de souffrance.

Sœur Lucienne, après un voyage assez pénible, accompli en patache et à pied, était arrivée en Auvergne.

Elle se rendait au mont d'Or par le chemin de traverse pratiqué dans les landes, lorsqu'en voyant le fléau qui régnait à

Saint-Genet, elle s'était arrêtée auprès des malheureux, où sa place était toujours marquée.

En passant le jour et la nuit au chevet des malades, elle pouvait visiter tour à tour tous ceux de l'endroit.

Outre les soulagements répandus par sa douce piété, et les secours efficaces que sa simple science lui permettait d'appliquer, elle savait aussi multiplier le peu de ressources qu'une profonde détresse laissait encore dans ces campagnes.

Elle faisait constamment allumer autour des cabanes de grands feux d'herbes aromatiques, qui dissipaient les vapeurs pestilentielles de l'atmosphère; les en-

fants travaillaient sous sa direction à émonder des feuilles sèches qui formaient des couches plus douces aux malades, à tresser de la paille en nattes épaisses qu'on étendait sur le sol des chaumières pour les rendre moins humides.

Sœur Lucienne portait elle-même à Clermont de lourds paniers de légumes, qu'elle vendait pour rapporter en échange un peu de vin généreux aux pauvres moribonds.

Ses forces s'usaient rapidement à ces fatigues excessives et continuelles, mais elle ne s'en apercevait point.

Une tristesse dont elle ne s'expliquait pas la cause, une abnégation mélanco-

lique lui faisait prodiguer sa vie au service de la charité avec plus de ferveur que jamais et un plus complet oubli d'elle-même. Elle était à la fois la garde-malade, la mère de famille et surtout l'ange du hameau.

Grâce à ses soins, le mal diminua d'intensité. Puis, au bout de quelques semaines, le ciel venant en aide à la bonne sœur, des pluies abondantes tombèrent, des courants d'eau pure lavèrent la couche fétide des marais, ensuite le soleil sécha le sable de leurs bords, la cime des bois et des rochers, et pénétra en atmosphère tiède et vivifiante dans le sein des cabanes.

Enfin, le jour vint où la sœur de charité put conduire par le bras le dernier de ses malades sur le banc de sa porte, ombragé du pampre de la chaumière.

Les voisins vinrent jouir de cette convalescence qui laissait derrière elle les dernières traces de la maladie.

Dans le petit espace resserré entre le puits et la meule de foin, les parents, les amis se pressaient autour du moribond ranimé, ses petits enfants montaient sur ses genoux pour essayer ses forces renaissantes; son chien, assis à ses pieds, le regardait avec extase.

Mais surtout, dans cette pauvre population, on aimait, on bénissait sœur Lu-

cienne; on lui vouait une reconnaissance si tendre, un attachement si profond, que ce sentiment ne peut pas plus se rendre, que dans la bouche des pauvres paysans il ne savait s'exprimer lui-même.

Ce jour-là même, sœur Lucienne partit de Saint-Genet.

Elle suivait le petit chemin de traverse qui avance en montant, descendant sans cesse, en tournant autour des monticules et des fondrières; de chaque côté s'étendaient ces terres infertiles, dédaignées des hommes, mais aimées de la nature qui peut s'y déployer en paix, sans crainte de voir enchaîner son génie et

rompre la grâce sublime de ses libres créations.

Sœur Lucienne n'avait voulu accepter des habitants de Saint-Genet qu'une petite provision de fruits pour sa journée, et des souliers neufs pour continuer son voyage.

Le visage altéré et pâli, mais toujours d'une sérénité ineffable, elle s'éloignait à pas lents, garantie du soleil par son grand bonnet blanc, un panier de jonc passé au bras, et disant son chapelet en chemin.

Dans le sentier vert et enveloppé de feuillage, les clématites d'automne laissaient tomber leurs pétales blancs sur

sa tête ; les oiseaux, que rien n'effarouchait dans son pas silencieux, restaient aux plus basses branches et chantaient doucement sur son passage ; quelques habitants du hameau la suivaient de loin, d'autres se tenaient sur son chemin pour la voir encore, les enfants venaient s'agenouiller devant elle et baiser son tablier.

Les accents contenus, respectueux, des bénédictions, des actions de grâce, se mêlaient aux chants des fauvettes, au léger bruissement des feuilles sous le vent, et formaient autour de la jeune sœur une ineffable mélodie, composée des accents de la terre et du ciel.

Elle marcha longtemps ainsi faible et pensive.

C'était le même jour où Dora partait de Clermont par la grande route.

Et qui eût pu en ce moment-là embrasser d'un regard l'étendue de ces plaines, eût vu les deux jeunes femmes au milieu de leurs différents triomphes!

Au pied des monts d'Or, la voiture de Dora entra dans une campagne déserte ; sa brillante escorte l'avait quittée quelque temps auparavant pour être de retour à Clermont à la nuit ; peu à peu le chemin était devenu plus solitaire, et maintenant dans toute la vaste étendue

on ne découvrait pas même une maison de paysan.

Vers quatre heures, Dora fit arrêter sa voiture dans un endroit nommé *la Tour*, et entra dans une auberge isolée où elle voulait laisser sa calèche et ses gens, devant à ce point de sa route prendre un sentier dans les montagnes que les chevaux ne pouvaient franchir.

Elle devait être heureuse de tant de succès recueillis, et qu'elle n'avait eu qu'à paraître pour faire naître de toute part autour d'elle, surtout d'arriver au but de ce voyage, dans lequel un élan irrésistible de son cœur l'avait engagée; et rien de tout cela ne lui souriait; elle

sentait en elle une appréhension vague un poids étrange sur son âme.

Tont était également changé autour d'elle; après son départ triomphal de Clermont, le voyage était devenu triste et solitaire; la maison où elle venait d'entrer, seule, dans un pays désert, était froide, délabrée et d'une pauvreté sordide; elle avait un peu l'aspect de ces auberges isolées, signalées par les nuits affreuses qui s'y sont passées, et dont l'abri est souvent plus funeste au voyageur que la rase campagne.

Dora, en entrant dans la salle, entendit des voix du son le plus repoussant

dans la pièce voisine, séparée de la première par une porte vitrée.

Obligée de s'arrêter un instant avant le trajet qu'il lui fallait parcourir à pied, elle monta dans une chambre haute pour prendre un vêtement qui pût résister aux ronces des sentiers, et elle ordonna qu'on lui préparât, tandis qu'elle changerait de costume, une tasse de lait chaud, dans un petit jardin qu'elle avait aperçu derrière la maison, et où elle se trouverait au moins séparée des voix qu'on entendait dans la salle basse.

Au bout d'un moment, elle redescendit.

On avait servi son lait sur la table ronde d'un petit cabinet de charmille.

Lorsqu'elle y entra elle vit un mouvement de branche encore empreint dans la cloison de verdure, comme si quelqu'un fût subitement sorti par l'épaisseur de la charmille.

Elle n'attacha aucune importance à cette observation, quoiqu'il fût peu naturel cependant que le domestique de l'auberge, après avoir servi le lait chaud, se retirât de la tonnelle d'une semblable manière.

Dora prit seule et assez tristement sa légère collation, puis elle sortit de l'au-

berge en y laissant ses gens qui devaient attendre là son retour.

Elle gravit un sentier escarpé, et marcha péniblement dans les broussailles, le léger dôme de son ombrelle s'accommodant mal avec les rameaux épars des jeunes chênes, et sa robe se prenant à tous les genêts épineux. Au bout d'un quart d'heure d'ascension à peu près, elle s'arrêta, regarda de toute part, et apercevant sur la hauteur une grande pierre blanche, elle se dirigea de ce côté.

Cette pierre, creusée à la base et gardant l'eau de la pluie, était la *Roche-aux-Bois*.

D'énormes souches d'arbre, des herbes de toute hauteur, des taillis inextricables l'entouraient, elle était éloignée de tout pacage sur un sommet isolé où les bergers ne venaient point, cependant Dora remarqua avec surprise que la mousse au pied de la roche avait été récemment foulée, elle y vit un bâton noueux qui venait sans doute d'être oublié en cet endroit.

Cet aspect redoubla les dispositions méditatives et même religieuses de la jeune femme.

Depuis qu'elle avait profondément souffert, depuis qu'elle s'était détachée peu à peu des intérêts qui la dominaient

autrefois, des sentiments pieux s'étaient éveillés en elle dans la retraite de l'âme; et, quelque bizarre que cela dût paraître, c'était surtout pour exposer toute sa vie sous le regard d'un prêtre aimé et vénéré, pour lui demander des soins spirituels et des consolations célestes, qu'elle avait entrepris ce long voyage, et maintenant cette marche solitaire, qu'elle accomplissait comme une sorte de pèlerinage.

Assise devant cette roche qui lui rappelait de lointains et touchants souvenirs, elle médita longtemps sur la marche de sa destinée exceptionnelle et rapide.

Mais le soleil baissait derrière la montagne voisine, et elle reprit sa route.

Avant de quitter la *Roche-aux-Bois*, elle y laissa tomber pour adieu un bouquet d'œillets qu'elle tenait... C'était le dernier de ceux qu'on lui avait jeté pendant son triomphe... C'était en quelque sorte le dernier vestige de sa renommée dont elle faisait hommage à ce lieu.

Elle descendit le versant de la montagne par un chemin délicieux, au milieu des douces splendeurs de l'automne ; elle passa une petite rivière sur un pont rustique et gravit le coteau voisin, guidée par la disposition des lieux, et par

la vue d'un peuplier isolé et magnifique, qu'il lui semblait reconnaître.

En ce moment, sœur Lucienne montait à son tour, mais par un sentier différent, vers la hauteur où se trouvait la *Roche-aux-Bois.*

Après un long voyage accompli avec de faibles ressources, après trois semaines de veilles et de fatigues incessantes auprès des malades de Saint-Genet, ses forces étaient entièrement épuisées; la fièvre la minait, elle avait peine à se soutenir... Cependant, au lieu de se diriger vers un village qu'on découvrait près de là, elle tourna de l'autre côté, et

gagna l'endroit sauvage où se trouvait la grande pierre blanche.

A la vue du vieux bâton blanc et du bouquet d'œillets flétri, elle reconnut que d'autres avant elle, venaient de s'arrêter dans cette espèce de désert; et elle considéra longtemps ces signes sympathiques avec une inexprimable douceur.

Après avoir prié avec ferveur, et bu avec sa main l'eau de pluie que la *Roche-aux-Bois* gardait pour les oiseaux du ciel, elle reprit sa route.

[illegible]

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

L'absolution.

La petite église du hameau de Saint-Victor depuis des siècles demeurait toujours la même : son misérable intérieur était toujours aussi net et aussi soigné, ses murailles aussi noires, sa nappe d'au-

tel aussi blanche, le peuplier qui, après la chute de sa flèche gothique était venu lui faire un clocher naturel, était toujours aussi verdoyant, aussi fier.

Vers la fin de cette journée d'octobre, et comme l'ombre se répandait déjà dans le temple mystique, une femme y entra et alla se placer d'un côté du confessionnal ; bientôt après, une forme légère franchit aussi les degrés du portique et vint s'agenouiller de l'autre côté du tribunal de pénitence.

Un jeune gars du village, qui faisait les fonctions de sacristain, entra presque au même instant pour allumer la lampe de nuit.

Après avoir rempli cet office, il aperçut des robes de femme dont le bas s'étendait sur la dalle, et dit à haute voix :

— Tiens, encore du monde à confesser à cette heure!... c'est égal, je vais avertir M. le curé.

Le vieux pasteur arriva bientôt à pas lents.

C'était l'abbé Lebrun.

Il avait desservi pendant dix ans une église de village dans les Pyrénées, au bout de ce temps, l'évêque qui l'avait exilé étant mort, et la cure de Saint-Victor étant vacante, il avait obtenu d'y revenir, et il jouissait depuis six ans du

bonheur d'être réintégré dans son cher petit village.

Mais les peines l'avaient cruellement éprouvé. La vieillesse, retardée chez lui pendant longtemps, avait, au contraire, durant l'exil, devancé le cours du temps. Ce corps de fer, qu'autrefois aucune fatigue ne pouvait rompre, tremblait maintenant sous le souffle seul des années; son abondante chevelure noire était devenue une légère couronne de neige; son regard paternel et le sourire ineffable qui venait de sa conscience sur ses lèvres étaient seuls demeurés les mêmes.

Il entra dans l'église en arrageant son

surplis, et alla s'asseoir à sa place habituelle avec la tranquillité que donne la longue habitude de tout ministère.

Mais à peine la pénitente, dont il entendit les aveux en ouvrant une des grilles, eut-elle commencé une confession générale dans laquelle il lui fallait dérouler tout le cours de son existence, que le bon abbé tressaillit profondément. Son corps brisé frissonna comme la feuille, mais d'un saisissement aussi doux qu'il était violent! ses mains se joignirent avec ardeur dans un mélange d'émotion et d'extase indicible.

Il fut un instant hors d'état de rien entendre, et près de s'élancer du confes-

sionnal ; mais le caractère de prêtre reprit le dessus quoique à grand'peine sur les sensations humaines, et il demeura fixé à sa place jusqu'à la fin de la confession générale.

Ensuite il lui fallut ouvrir le guichet où l'attendait l'autre pénitente.

Heureusement les aveux de celle-ci, qui rappela aussi son enfance, furent pourtant bien moins longs à entendre, car la voix douce et suave qui murmurait maintenant à son oreille redoublait tellement le trouble du pasteur, que sous les mouvements tumultueux de son âme il était entièrement hors de lui-même.

Le cœur palpitant, le souffle suspendu,

la tête perdue dans une sorte de délire, il attendait seulement que la jeune femme eût achevé sa confession, sans avoir la force de prononcer une parole.

Le prêtre et les deux pénitentes sortirent en même temps du confessionnal.

L'abbé Lebrun prit dans ses bras paternels chacune des deux jeunes femmes, il les pressa sur son cœur, et jeta un cri profond dans lequel vibrait une joie céleste.

— O mes deux Marie ! disait-il, je vous bénis !... je vous bénis toutes deux, au nom du Dieu éternel qui enseigne l'amour... Vous avez été bonnes, géne-

reuses, dévouées... vous avez bien aimé...
soyez relevées de vos fautes, anges du
ciel, sauvés en ce monde par la charité!

Puis l'abbé Lebrun courut s'agenouiller sur les marches de l'autel, il leva son visage baigné de larmes, son regard se perdit vers la voûte gothique, et toute son âme se fondit dans l'action de grâce qu'il adressa au ciel.

Pendant cet instant, les deux jeunes femmes étaient restées en face l'une de l'autre, et se regardaient avec une sorte de stupeur pleine de joie.

Elles s'écrièrent en même temps :

— C'était donc toi !

— Marie !

— Ma sœur !

— Oh ! la voix de mon cœur ne m'avait pas trompée !

Il y eut un moment de bonheur qui ne peut se peindre : cette petite église rustique voyait naître tout à coup tant de surprise délicieuse ! elle enfermait tant de ravissements et de tendresse ineffable !

Enfin l'abbé Lebrun, s'éveillant de son doux rêve, songea à emmener ses deux filles à la cure où elles se reposeraient des fatigues du voyage.

Il les fit asseoir toutes deux dans son grand fauteuil, près de la fenêtre par laquelle pénétraient les rayons du crépus-

cule, et oublia encore tout le reste pour les contempler en silence. Mais enfin après les premiers épanchements de cœur, les explications, les confidences mutuelles se firent jour.

Les deux sœurs, qui n'avaient pu connaître autrefois le bannissement du curé de Saint-Victor, étaient venues dans ces montagnes avec la ferme persuasion de l'y retrouver. Il leur apprit la cause qui l'avait forcé à les abandonner, et tout ce qui avait dû être inintelligible pour elles dans les adieux qu'il leur adressait seize années auparavant, sur la *Roche-aux-Bois.*

— Cet endroit où je vous livrai autre-

fois à la Providence, dit-il en finissant, avec une impression bien puissante pour moi... Depuis six ans que je suis de retour à Saint-Victor, je n'ai pas passé une semaine sans y aller..... Il me semblait que cette route où je vous avais vues descendre allait me parler de vous !... mes pauvres yeux se perdaient à vous chercher dans l'espace, et ce matin encore...

— Vous y êtes allé, mon bon père, dit vivement Dora, et vous avez oublié votre bâton vers la grande roche ?

— Et toi, ma sœur, ton bouquet, interrompit à son tour Lucienne.

— Vous avez donc passé là toutes deux, chères enfants?

— Oui, dit Dora, et j'y ai trouvé sur la mousse la trace de vos pas.

— Et moi les souvenirs que vous y aviez par hasard laissés, dit Lucienne. Il me semblait bien que ces simples vestiges parlaient à mon cœur.

— C'est en mémoire de nos derniers adieux que vous avez voulu revoir ce lieu? dit le pasteur.

— Oh! oui, reprit Dora, je me souvenais si bien de la halte que nous y avions faite, du bon petit repas servi sur la souche d'arbre.

— Et moi, dit Lucienne, des saintes

exhortations que vous nous y aviez adressées.

— Ma mémoire me rappelait fidèlement ces conseils de sagesse, dit la jeune actrice; en grandissant j'en ai compris le sens... mais, hélas ! sans savoir mieux les suivre pour cela !...

— Moi, je ne me les expliquais pas, dit la sœur de charité, mais je songeais à vous, mon père, je vous aimais de toute mon âme... et cela seul a suffi à me guider dans la vie.

— Voyez donc, mon Dieu ! s'écria le bon curé, ces deux jeunes femmes si charmantes, si belles, pensaient à leur pauvre vieux père !

— Et à notre village aussi ! à son monts d'Or !... Tenez, quand il m'a fallu choisir un nouveau nom pour ma carrière d'artiste, en souvenir de nos montagnes j'ai pris celui de Dora.

— Et moi, en entrant en religion, j'ai choisi le nom de sainte Lucienne, dont j'avais vu la chapelle sur un rocher de nos campagnes.

Au milieu de cet entretien, l'abbé Lebrun pensa subitement à préparer le souper de ses enfants, ce que le trouble, l'étourdissement dans lequel le jetait la joie, rendaient chose fort difficile.

La vieille Nicole qui avait suivi son maître dans l'exil y était morte ; le curé,

par une sorte de respect pour ses bons services, n'avait pas voulu la remplacer; une paysanne de l'endroit venait veiller au ménage pendant la journée, mais vers le soir le bon abbé était seul à la cure.

Il s'agitait en tous sens, allait et venait dans la maison sans savoir ce qu'il faisait... Il s'arrêtait à chaque instant pour regarder ses deux Marie... Puis il essayait encore de préparer le souper... mais il ne parvenait qu'à tout déranger, sans savoir trouver ce qu'il avait sous la main.

Il revint enfin vers la fenêtre en disant :

— O mes enfants, excusez-moi... ma pauvre tête est perdue !

— Mais c'est à moi à vous servir, dit vivement sœur Lucienne... mon bon père, vous oubliez que vous avez chez vous une servante du Seigneur, et que nul mieux que vous ne représente le Seigneur sur la terre.

Lucienne, qui tout enfant avait eu des goûts de ménagère très prononcés, aidait autrefois Nicole dans les soins de la maison, et surtout était sans cesse occupée à réparer le dégât qu'opérait sa sœur dans ses bourrasques d'impatience ou de gaîté ; elle se souvenait donc très bien des êtres du logis, et, en quelques mi-

nutes, elle eut mis le couvert et préparé une collation très présentable : car maintenant tout abondait à la cure ; les habitants de Saint-Victor, auxquels l'abbé Lebrun avait si souvent donné tout ce qu'il possédait, veillaient à ce que le pasteur ne manquât de rien dans sa vieillesse.

Cependant personne ne prit part au festin rustique.

Le bon curé étouffait de joie et de reconnaissance envers Dieu qui lui faisait revoir ses enfants avant de mourir ; la sœur de charité, sans s'en apercevoir elle-même, tombait épuisée de fatigue ; Dora souffrait d'un mal subit, inconnu,

qu'elle s'efforçait de cacher à ceux dont elle était si tendrement aimée.

Mais l'entretien continua avec la même effusion, la même douceur ; et cette veillée fut la plus longue qu'eût jamais vue le presbytère.

Enfin les jeunes voyageuses allèrent se reposer.

La chambre que Nicolle avait autrefois occupée dans la maison était toujours demeurée vacante : les deux sœurs couchèrent dans ce même lit, où lorsqu'elles étaient arrivées à la cure à l'âge de deux ans, la bonne gouvernante les avait déposées.

Accoudées sur l'oreiller, elles parlèrent

encore du hasard qui les avait fait se rencontrer dans le monde, où elles occupaient des places si éloignées l'une de l'autre, elles rappelèrent leurs souvenirs de Paris.

Le nom de M. de Vareins était souvent prononcé; et, en se tenant la main, en parlant d'Albert, elles se retrouvaient deux sœurs aussi intimes, aussi unies, que si elles eussent grandi ensemble dans le presbytère.

Même les deux jumelles avaient elles des affinités plus étroites encore; c'était une seule existence que la nature, en les mettant au monde, avait partagée entre deux êtres.

Elles tombèrent peu à peu dans un sommeil accablant.

La nuit se passa.

Mais cette nuit renferma de terribles mystères : la mort descendit dans cette demeure toujours si calme, en ce moment si heureuse, pour y miner rapidement une des plus belles existences.

Après quelques heures du sommeil le plus pénible, Lucienne cependant s'éveilla en souriant ; elle songeait à aller embrasser le vieux curé avant l'heure de la messe et à dérober à Dieu sa première pensée. Le jour naissant pénétrait sous les rideaux de laine verte, à demi re-

levés, elle se souleva et regarda sa sœur endormie...

Mais le repos de Dora était l'accablement de la mort.

Le visage de la jeune femme avait entièrement changé d'aspect en peu d'heures; ses traits étaient méconnaissables et d'une pâleur livide; ses yeux s'enfonçaient dans leur orbite d'un bleu sombre; des frémissements convulsifs passaient sur ses lèvres.

Lucienne, éperdue, appela près de sa sœur tous les secours que pouvait offrir le village isolé: au bout de quelques minutes, on entourait de soins empressés

la malade, que le pasteur soutenait dans ses bras.

Dora pouvait à peine par quelques paroles entrecoupées exprimer ce qu'elle éprouvait ; une chaleur insupportable dévorait sa poitrime et ses membres étaient glacés... elle sentait dans tout son être une révolution étrange... Elle n'avait goûté à aucun aliment depuis la tasse de lait prise à l'auberge de *la Tour*..... C'était quelques instants après qu'avait commencé son mal ; mais elle ne pouvait en désigner la nature.

Lucienne, éclairée par l'expérience, voyait trop bien le danger de sa sœur ; mais elle avait le courage de le cacher à

l'abbé Lebrun, de se le dissimuler en quelque sorte à elle-même pour conserver la force de soigner la mourante...

Elle demandait au ciel de la soutenir encore... mais seulement le temps nécessaire pour veiller sur sa sœur jusqu'au dernier instant.

Vers le soir, un pâtre vint dire en secret à sœur Lucienne que quelqu'un l'attendait dans la dernière chaumière de la commune située au revers du mont d'Or, et qu'on la suppliait de s'y rendre.

La sœur de charité pâlit en recevant ce message, non d'inquiétude sur ce qu'il pouvait renfermer, rien du dehors n'avait le droit de la troubler; mais la chau-

mière indiquée était loin, et dans l'état d'épuisement où elle se trouvait, la nécessité de faire une demi-lieue de marche se levait devant elle comme un supplice à subir, et elle craignait d'y succomber...

Cependant elle pensa qu'un devoir important était peut-être attaché à cette démarche, et elle se dévoua comme toujours.

La malade, dans un accablement douloureux, sommeillait sous le regard de l'abbé Lebrun assis près de sa couche.

Lucienne sortit secrètement du presbytère, suivit le pâtre, et fut de retour au

bout d'une heure sans qu'on eût remarqué son absence.

Pendant deux jours le mal de Dora, combattu par une saine et vigoureuse jeunesse, empira au milieu de secousses cruelles, et en prenant à chaque minute plus d'empire.

Lucienne était le jour et la nuit auprès du lit de sa sœur, et ne s'éloignait que pour lui composer de bienfaisantes boissons. Cherchant avec angoisse dans sa pensée, pressant son front de ses mains, la sœur de charité appelait à son aide toutes les ressources de son humble science... Elle allait dans le jardin, dans les champs, à la recherche des simples...

elle pleurait la plante salutaire que l'automne avait déjà flétrie, et s'emparait de celle qui verdissait encore, demandant à la nature ses secours, ses bienfaits, avec une ardeur désespérée !

Le visage de Lucienne se creusait, pâlissait en même temps que celui de sa sœur, son sang brûlait et se tarissait dans ses veines avec la même rapidité ; mais elle ne s'occupait de sa souffrance que pour la dérober aux regards : la généreuse enfant ne voulait pas appeler sur elle une partie des larmes, des regrets de leur bon père, elle laissait tout à sa sœur.

Le matin du troisième jour, Dora parut

se ranimer ; elle se souleva sur son lit et regarda sa sœur avec un touchant sourire ; un reflet de son admirable beauté se montra sur sa figure, comme cette vapeur dorée qui paraît encore au ciel quand le soleil est couché.

C'était l'heure de la messe. Elles étaient seules dans la chambre haute du presbytère ; Lucienne prit ce moment pour s'acquitter près de sa sœur d'un message dont elle était chargée.

Elle s'assit sur le lit, et, après avoir employé tous les ménagements possibles, après avoir en quelque sorte fortifié la malade par ses caresses et ses douces pa-

roles, elle lui apprit qu'Albert de Vareins était à Saint-Victor.

La révolution n'en fut pas moins violente; le cœur ne faiblit pas quand le corps est mourant. Dora, saisie de palpitations étouffantes, retomba sur son lit...

Ses grands yeux, fixés sur Lucienne avec une expression indicible de ravissement et de douleur, cherchaient à lire encore sur ses traits les derniers mots qu'elle avait prononcés.

Lorsque l'excès de la première émotion fut calmé, Lucienne apprit à sa sœur les circonstances de l'arrivée d'Albert qu'elle tenait de lui-même.

— Lorsque tu es partie de Paris, lui

dit-elle, la maison, n'est-ce pas, est restée ouverte aux agents de justice qui venaient apposer la saisie sur ton mobilier?... Quinze ou vingt jours après, une vente a été faite au bénéfice de tes créanciers. Malgré l'irritation qu'il éprouvait contre toi, Albert ne pouvait voir sans regret que ce qui t'avait appartenu fût profané par des mains étrangères. Il chargea un de ses amis, M. Duvilliers, d'acheter pour lui les objets qui avaient le plus particulièrement servi à ton usage, et lui semblaient encore garder quelque chose de toi.

Possesseur de ces tristes vestiges, il

s'enferma dans sa chambre pour les contempler.

Un petit pupitre à écrire, en bois de rose, était fermé à clé. Ne voulant rien perdre de ce qui venait de toi, il fit sauter la serrure pour s'emparer des objets que le pupitre pourrait contenir. Là, il trouva une lettre de toi, qui lui était adressée, et que tu n'as point fait partir. Cette lettre contenait l'aveu de ton amour que tu avais héroïquement sacrifié pour rendre Albert à ses devoirs!...

Après l'avoir lue, oubliant tout le reste, il fit demander une chaise de poste et s'élança sur tes traces... Aimé de toi, il n'avait d'autre pensée que celle de te

retrouver!... Il te suivait sans but, sans espoir, puisqu'il n'est plus libre, mais possédé de la volonté irrésistible de te revoir!... C'est ce qu'il veut encore... c'est ce qu'il te demande à genoux.

— Oh! murmura Dora, il est marié... et moi... Pour tous deux, il est trop tard!

— Albert, reprit Lucienne, est arrivé à Clermont la veille de ton départ; mais il n'a pu parvenir jusqu'à toi, ta porte était fermée, et tes domestiques avaient ordre de ne pas même recevoir de lettre. Le soir, en s'élançant à la portière de ta voiture, il a été renversé par les chevaux; la nuit il a en vain erré sous tes

fenêtres, lorsqu'il approchait du balcon où tu étais un instant apparue, tu t'es subitement retirée... Enfin, le matin de ton départ, il a envoyé son domestique à l'hôtel s'informer de ton itinéraire. Tu devais arriver le soir à *la Tour*, dans un pays très désert, il était probable que tu t'arrêterais là pour la nuit. Alors, Albert qui avait juré de te rejoindre, a demandé un cheval pour *la Tour*, et bravant la douleur de sa blessure...

Un vif mouvement de Dora suspendit la parole sur les lèvres de Lucienne.

La malade s'était dressée subitement en posant sa main froide sur le bras de

sa sœur ; son regard ardent et sombre se perdait dans l'espace.

— Il avait juré de me rejoindre à *la Tour !* dit-elle d'une voix sourde et à peine intelligible... O Ferdinand, tu étais là aussi, n'est-ce pas? tu as entendu ce serment... et tu as voulu... *nous séparer!...* Ces poisons que tu avais autrefois appris à préparer... Ah ! maintenant, je connais le mal qui me tue.

Elle retomba anéantie sur son oreiller.

Lucienne couvrait ses mains de larmes, de baisers, et lui demandait en vain l'explication de ces funestes paroles.

— Rien... rien, répondit-elle. Un ac-

cès de délire... Ma sœur chérie, oublie... oublie ce que je t'ai dit.

Après quelques instants du plus triste silence, la malade murmura :

— Albert !... Albert !... Je veux le voir... encore une fois !

— Il est à Saint-Victor, dit Lucienne d'une voix faible. Ce village étant le plus près de *la Tour*, d'où tu étais partie seule, à pied, lorsqu'il y est arrivé, il a pensé que tu avais dû t'y rendre, et il a suivi tes traces... Mais en apprenant dans quel pieux asile tu t'étais retirée, il n'a pas osé s'y présenter sans ton aveu et sans la permission de notre père... car en arrivant dans le pays, il a bientôt appris

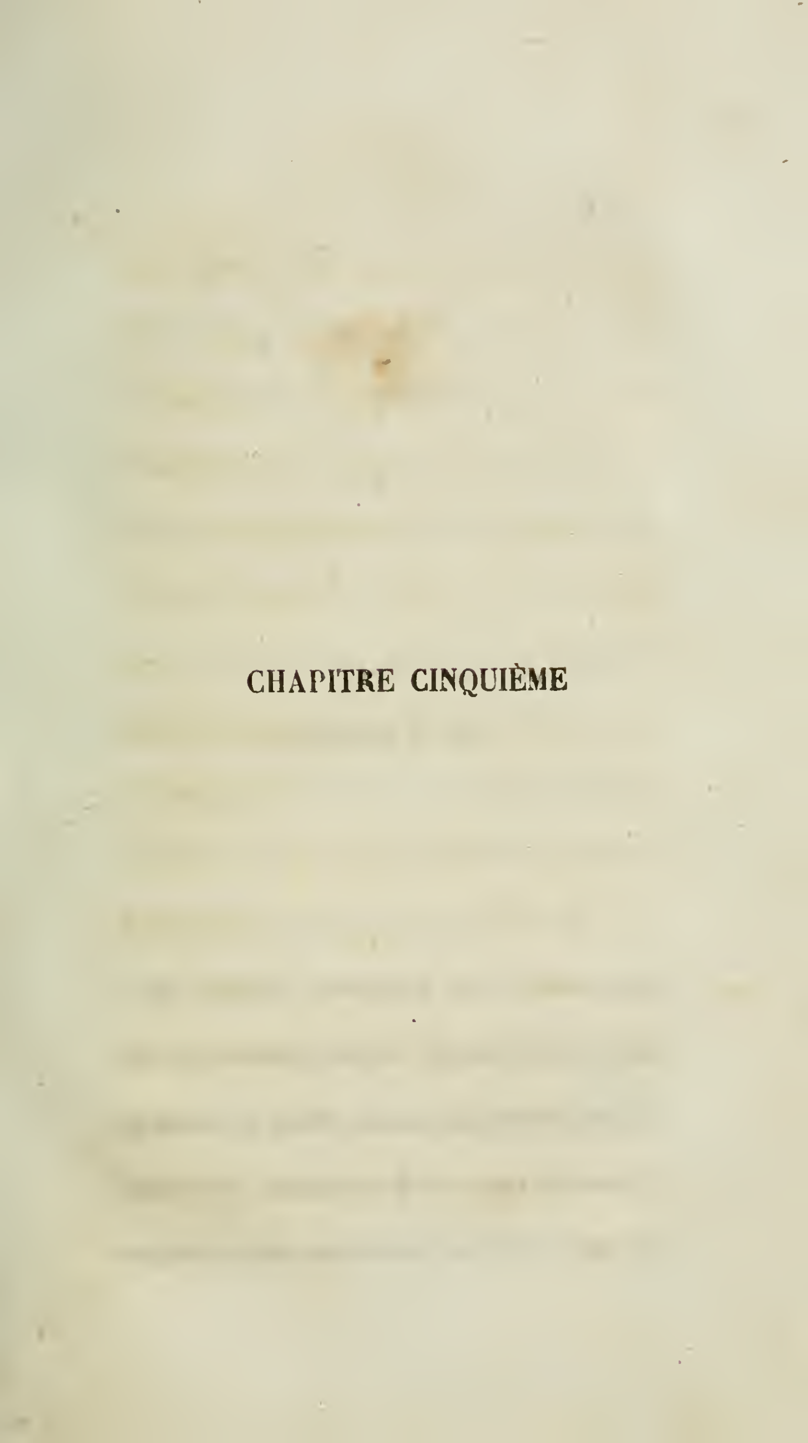
l'histoire des deux pauvres orphelines recueillies par le pasteur..... Sachant de la même manière que j'étais arrivée ici en même temps que toi, il m'a fait demander dans la chaumière où il a pris asile afin que je lui servisse d'interprète... Le pâtre qui nous a servi de messager revient sans cesse aux environs du presbytère...

Sœur Lucienne se leva et entr'ouvrit la fenêtre.

— Et tiens! ajouta-t-elle, il est encore là, sur le haut de la pelouse, attendant, d'après la recommandation de M. de Vareins, le moment où je pourrai lui donner une réponse.

— O mon Dieu! dit Dora en levant ses beaux yeux exaltés par le désespoir, ô mon Dieu! donnez-moi encore un jour d'existence!... Je veux reprendre quelque force pour revoir Albert... Ma sœur, fais-lui dire qu'il viendra demain.

Lucienne alla transmettre le message de sa sœur au petit berger. A son retour dans la chambre de la malade, elle y trouva l'abbé Lebrun qui resta tout le jour auprès de ses enfants.



CHAPITRE CINQUIÈME

V

Toutes deux au ciel.

La journée se passa lentement : un morne recueillement régnait près du lit de douleur. Après les émotions du matin, Dora était retombée dans une profonde langueur ; les larmes de l'abbé Lebrun et

et de Lucienne coulaient silencieusement; leurs prières sans espoir, restaient enfermées dans leur âme.

Vers le soir, le directeur du hameau fut obligé de se rendre à l'église. La voix de la malade ne s'était pas fait entendre depuis le matin. Lucienne se tenait penchée vers elle pour recueillir son souffle et sentir les battements de son cœur, lorsque Dora lui dit :

— Ma sœur, depuis mon arrivée, je suis toujours restée enfermée dans ces rideaux... Je voudrais pourtant bien, après être venue jusqu'ici, revoir une fois notre village... Aidez-moi à me lever... j'irai jusqu'à la fenêtre.

Lucienne céda à ce désir. Enlaçant de son bras, le corps léger et flexible de la malade, elle soutint encore sa marche... Et pourtant, le pas de la pauvre Lucienne était aussi faible, aussi chancelant que celui de sa sœur!

Elle déposa Dora dans le grand fauteuil de tapisserie, près de la fenêtre ouverte, et s'assit sur une escabelle à ses pieds.

La soirée d'automne était délicieuse.

Au-dessous de la croisée, dans le petit jardin de la cure, quelques fleurs de l'arrière-saison, des violettes, des giroflées, exhalaient de douces senteurs; des oiseaux qui venaient se coucher dans la haie de clôture, murmuraient un der-

nier chant, et faisaient élever un faible frémissement du feuillage; c'était le seul bruit, le seul mouvement qui régnât dans l'étendue; au-delà, le hameau, les pacages, le vaste horison des montagnes ne semblaient qu'un immense et immobile tableau.

Le souffle d'air pur que respirait Dora, parut la ranimer.

— Oui, dit-elte, ce sont bien là les champs où nous avons si souvent couru et joué toutes petites.

— Je les reconnais bien aussi, dit Lucienne; et cette campagne me semble plus belle que ne m'ont jamais paru les grandes villes.

— Tiens, voilà les bruyères dans lesquelles je courais follement après les oiseaux mordorés, après les petits serpents glissants sous l'herbe... déjà charmée de ce qui brille et passe vite... Oh ! c'était la gloire que je poursuivais ainsi !

— Ma sœur, vois donc ces petites maisons de paysans ?... Elles étaient toutes autrefois de notre connaissance... te souviens-tu, en ce temps-là, combien nous avions d'amis !

— Et comme les gauffres, les jattes de crêmes qui nous attendaient toujours, étaient délicieuses !

— Oui, ce qui est offert par un bon cœur, est la manne céleste.

— Ces chemins jaunissants qui serpentent sur le coteau... nous passions là quand nous revenions des champs, fièrement assises sur notre char de trèfle... son arôme était aussi doux que celui d'autres triomphes !

— Et de ce côté, l'étang, la garenne...

— Qui étaient ton royaume, à toi... et où tu nourrissais tes sujets de tes mains... bonne reine de charité !

— Oui, c'est vrai... après tout ce qui m'était cher dans la maison de notre bon père, j'allais encore chercher là des ob-

jets d'affection... Il est si doux d'aimer !... on en a jamais assez !

— Mon Dieu ! c'est étrange combien les souvenirs d'enfance ont de puissance sur moi à cette heure... Il semble que la vie décrive un cercle, et que la fin de son cours nous ramène auprès du berceau.

Elle restèrent un moment dans une silencieuse rêverie.

— Ma sœur, reprit Dora, regarde donc, il me semble que le jour baisse ?

— Oui, le soleil se couche là-bas.

— Si tôt !... Allons-nous déjà perdre notre cher paysage !

— Te souviens-tu, dit Lucienne, au

bout de quelques minutes et d'un accent plus triste, te souviens-tu que c'est à cette place même, devant cette croisée, que Nicole nous faisait faire notre prière du matin?

— Oui... et implorer Dieu pour nos pauvres parents.

— Eh bien! elle nous montrait d'ici le toit de la chambre en ruine où le curé nous avait recueillies à deux ans, près de notre mère morte!

— Il me semble que je reconnais la place... Tiens, c'était au penchant de ce coteau... sous ces trois grands sapins.

— Oui... là précisément où le soleil se couche maintenant! dit Lucienne.

— Le coteau, les sapins y sont toujours, reprit Dora, mais le toit de chaume est effacé de la terre, depuis longtemps... Et moi, bientôt...

— Et *nous*, ma sœur.

— Oui, je le crois, répondit Dora avec l'intuition extraordinaire des mourants ; nous sommes nées à la même heure, nous mourrons ensemble.

— Nous!... faibles restes d'une malheureuse famille...

— D'une famille qu'on croyait dans le pays marquée de la fatalité.

— Ne dis pas cela, ma sœur, reprit la douce religieuse. Dieu a veillé sur nous.

— N'est-ce pas de la fatalité aussi, de mourir si jeune ?

— Jamais, quand on a la conscience pure.

— Nous n'aurons pas connu le cours de la vie.

— Si fait.

— Comment ?

— Vivre, c'est souffrir... nous avons donc connu tout ce qui est réservé sur la terre.

Elles se turent un moment.

— Le regard de Dora parcourait le hameau.

— Que cherches-tu, ma sœur? demanda Lucienne.

— On n'aperçoit pas d'ici le cimetière... Il doit être bien humble, bien dépouillé, ce champ funèbre des villageois, qui restent pauvres dans le tombeau !

— Il renferme les restes de nos parents, dit Lucienne. Quelle splendeur, quels monuments vaudraient pour nous une considération aussi sainte ?

— Puis, ajouta sa sœur, avec un céleste sourire, nous y serons ensemble ! et sous le regard de notre père !

Au bout d'un instant, Dora porta plusieurs fois la main à son front, inondé de sueur froide; et tout à coup elle dit d'une voix creuse, entrecoupée :

— Mon Dieu!... mais je ne vois plus rien, le village, l'horizon, le soleil, tout se voile...

Dora, dans un mouvement de désolation, se jeta dans le sein de sa sœur, en disant d'une voix plus faible :

— Albert !... Albert!... oh! je ne le verrai plus ! Dieu ne veut pas m'accorder le seul jour que je lui demandais encore à vivre !

Le voile funèbre se souleva une minute de ses yeux mourants, et elle reprit :

— Ah ! je t'aperçois encore... toi... mon père... mon bon père... mon premier... mon dernier soutien !...

Le pasteur, qui venait d'entrer, s'élança vers la jeune femme et la prit dans ses bras.

Elle expira sur son sein.

Le vieux prêtre demeura quelques minutes immobile, tenant ce corps inanimé penché sur sa poitrine, et frappé de mort lui-même dans son cœur paternel, dans le meilleur de son être.

Lucienne, pâle, froide, sans mouvement, les regardait avec cette expression surnaturelle d'exaltation céleste, de détachement de la terre qu'on voit sur les figures des saintes.

Le pasteur déposa la morte sur sa couche.

Voyant ensuite que Lucienne n'avait pas la force de se soulever, et attribuant sa faiblesse à la douleur, il la porta près du lit de sa sœur et il resta auprès d'elle, comblant également ses deux filles de baisers et de larmes.

Depuis cet instant, sœur Lucienne prononça peu de paroles, mais elle voulut demeurer avec l'abbé Lebrun auprès de sa sœur. C'était la veillée funèbre, et il lui fallait encore, selon son âme dévouée, accomplir ce cher et cruel devoir.

Elle demeura toute la nuit prosternée dans l'attitude de la prière, qu'elle devait garder près de la mort... Elle puisait en-

core dans la charité un dernier souffle d'existence! un dernier battement de cœur sublime!...

Au retour du matin, à la première blancheur pure de l'aube qui vint tomber sur son bandeau de lin, la sœur de charité, toujours agenouillée, pencha sa tête sur la couche de sa sœur, et elle s'endormit du sommeil éternel.

La divine enfant mourut sans avoir dit sa souffrance.

L'abbé Lebrun resta seul à contempler encore ses deux filles qui ne le voyaient plus...

Il faut jeter un voile sur la figure de ce malheureux vieillard; sa douleur

était de celles que rien ne saurait peindre.

. . . .

Le lendemain, les cercueils des deux sœurs suivaient l'allée verdoyante qui conduisait au petit cimetière, et ils entraient dans ce champ du repos, où l'abbé Lebrun avait répandu toutes les richesses et toutes les grâces de la nature, comme s'il eût pu prévoir que ce lieu renfermerait un jour ce qu'il avait de plus cher au monde.

Parmi la foule des villageois en deuil qui suivaient le convoi des *deux Marie*, se trouvait un beau jeune homme, étranger, pâle, abattu, et que les traces

de sa profonde tristesse rendaient en quelque sorte respectable aux habitants de l'endroit.

Lorsque le cortége se fut retiré, l'étranger resta le dernier prosterné sur la terre où on avait déposé les deux cercueils à côté l'un de l'autre.

— Adieu! dit-il, quand il fut seul, adieu, mes deux anges protecteurs! créatures célestes qui avez passé ici-bas, sous des aspects si divers, et avec une âme semblable. Toi que la religion avait parée de perfections divines! toi qui avais tout reçu de la généreuse nature! femme exemplaire, selon Dieu! femme adorable selon les cœurs humains!...

Perles précieuses et si vite brisées! vous étiez bien loin l'une de l'autre dans la chaîne des êtres, et la charité seule, qui vous inspirait toutes deux, avait suffi pour vous rapprocher et vous confondre dans une seule création adorable. Vous avez été aussi belles, aussi grandes l'une que l'autre, par le seul amour de l'humanité, source de toutes beautés et de toutes grandeurs... Adieu! adieu, mes deux anges bienfaisants!... vous tenez toutes deux à mon cœur par des liens que rien ne pourra briser.

A l'heure où on vint fermer la porte du cimetière, Albert de Vareins sortit

de l'enclos funèbre et du village. Il retourna vivre dans sa famille et dans le monde, et y resta fidèlement sur la route de l'honneur, du devoir, en souvenir des deux généreuses femmes qui l'y avaient conduit.

. . . .

Le lendemain du convoi funèbre des deux jeunes sœurs, trois hommes sortaient du village, en portant sur leurs épaules une grande croix de bois grossièrement taillée.

Les paysans qui se rendaient à l'église, questionnèrent ces hommes sur la croix qu'ils portaient et le lieu auquel ils la destinaient.

L'explication fut bientôt donnée. Dans l'endroit le plus désert du mont d'Or, au fond d'un ravin qu'une roche hérissée domine de cent pieds de hauteur, des bergers avaient trouvé le corps d'un homme, sanglant et mutilé.

On allait creuser pour lui une fosse au bord du ravin, et planter au-dessus une croix, comme il est d'usage pour marquer la place où est arrivée une mort violente.

Celui qui avait péri, ajouta-t-on, était étranger dans le pays. Mais si des parents ou des amis venaient rechercher ses traces, on pourrait dire que c'était

un homme de vingt-six ans environ, très brun, de petite taille, et privé d'un œil par une infirmité de naissance.

Les paysans promirent de mêler une prière pour cet infortuné, à celles qu'on allait dire pour les deux anges pleurés dans le village.

Les trois hommes s'éloignèrent, pour creuser au bord du ravin la fosse surmontée d'une croix.

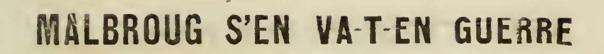
Personne ne vint jamais réclamer le corps de l'étranger. Au moment de sa mort, comme pendant sa vie, Ferdinand était seul au monde, et il eût dans le

désert une tombe triste et sauvage, comme l'avait été son existence.

. . . .

La tristesse demeura longtemps au hameau de Saint-Victor, et son ombre enveloppa l'humble presbytère jusqu'au jour où l'abbé Lebrun alla rejoindre ses enfants.

FIN DES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.



MALBROUG S'EN VA-T-EN GUERRE

CHAPITRE PREMIER

I

Dans une enceinte lumineuse formée de ciel et d'eau, le beau navire *Le Vainqueur* glissait sur la mer du Nord. Ses flancs étaient couverts d'écussons et de trophées d'armes de la plus éclatante

dorure ; ses fines voiles, ses légers agrès le couronnaient d'une blanche et transparente auréole. Au centre de ce cadre radieux, au pied du grand mât du vaisseau, on voyait un groupe composé des principaux passagers du bâtiment. C'étaient des officiers supérieurs des armées anglaises et des femmes de riche et belle apparence : un cercle d'écuyers, de pages et de suivantes entourait les nobles voyageurs.

Assez loin de là, tout à l'arrière du bâtiment, était une tente formée, comme sur le champ de bataille, de quelques fusils croisés couverts d'une toile grise. Par moments on entendait sortir de des-

sous cette toile de faibles plaintes ou de rapides bruissements de chaînes; une sentinelle promenait à l'entour ses pas monotones.

Parmi les personnes réunies sur le pont du navire, se faisait remarquer une jeune femme qui, sous son manteau de fourrure, son chapeau et son voile de voyage, conservait encore le bouquet blanc d'une mariée. Debout, près d'elle, était un homme qui dominait tous les autres par sa haute taille et par l'air de commandement empreint sur ses traits. Paré de l'uniforme d'ordonnance et de tous ses insignes d'honneur, il rappelait ainsi l'appareil d'une grande cérémonie.

— Je vous plains beaucoup, duc de Marlborough, dit un vieux général en s'adressant à ce seigneur, d'avoir été obligé de mettre à la voile le jour même de votre mariage, sans avoir le temps de vider la coupe des noces dans le port de Middlebourg.

— Les ordres de la reine étaient précis, répondit le duc. Rappelé subitement de Flandre et attendu à Londres à jour fixe, j'ai traversé à la hâte l'île de Walcheren où m'attendait ma belle Régina, cette chère fille de notre Angleterre transplantée depuis trop longtemps sur un sol étranger; je n'ai eu que quelques heures pour prendre le titre de son

époux; et il a fallu passer de l'autel *Notre-Dame* sur le vaisseau le *Le Vainqueur.*

— Pourrait-on se plaindre de voyager par un si beau temps, dit Régina, la jeune femme au bouquet blanc; le ciel est si serein et la mer si belle! nous traversons une enceinte d'azur.

— Cela est vrai, mon bel ange, répondit le duc de Marlborough; mais il est une autre enceinte d'azur que j'aimerais encore davantage: c'est la *chambre bleue* qui nous attend.

— Qu'est-ce que la *chambre bleue?* demanda le vieux général Wilmoth.

— C'est à moi d'expliquer ceci, si

milord veut bien me le permettre, dit Boniface, l'écuyer du duc de Marlborough.

— En effet, répondit le duc, car la décoration de mon château est du ressort de mon majordome, et Boniface, ici présent, est à la fois mon écuyer et mon majordome ; si ce n'est toutefois que son trop large ventre l'empêche d'être écuyer, et que son trop étroit cerveau ne lui permet pas d'être majordome.

— A moins que ces titres ne soient acquis par le zèle et la bonne volonté répondit Boniface ; je les mériterais en ce cas : car pour le service de milord j'irais à pied au fond de la mer que

voici, sans craindre les mauvais chemins ni les voleurs.

— Parle donc, mon gros garçon, si tu le veux.

— Voici le fait. Aussitôt le mariage de milord décidé, sa seigneurie m'envoya à Londres pour y faire restaurer l'antique château de Churchill, de manière à ce qu'il fût digne de recevoir la belle maîtresse qui allait venir en prendre possession. Ce grand papa de castel avait le front ridé par les années et la face rembrunie par le souvenir des guerres qu'il avait soutenues ; il fallait qu'il rajeunît et eût l'air de sourire à sa jeune maîtresse en la voyant venir. J'arrive ;

bon! tous les ouvriers de Londres sont en campagne; les glaces, les bronzes, les tentures débarquent chez nous à foison : je fais de chaque chambre, de chaque salon un vrai bijou, et l'hôtel entier n'est plus qu'un grand bijou, resplendissant de travail et de matière. Mais c'est surtout à la chambre de milady, à cette chambre dans laquelle elle doit recevoir son illustre époux, que j'apporte tous mes soins. Elle est au deuxième étage de la tour du Sud, dans laquelle le soleil entre comme chez lui; les lambris sont tendus d'un fond bleu de ciel, sur lequel voltigent des amours, portant un alliance au doigt en signe de légitimité;

le tapis de pied représente un chemin de fleurs tout ouvert sous les pas de ceux qui vont le fouler, et cette pièce s'appelle la *chambre bleue.*

— Je comprends maintenant, dit le général au duc de Marlborough ; la phrase de votre mariage, commencée à Middlebourg, et dans laquelle vous mettez en ce moment trois points d'interruption, doit s'achever dans la *chambre bleue.*

— Que mon vieux Boniface a si bien fait décorer.

— Après quoi, dit l'écuyer, je suis revenu sur le premier vaisseau qui mettait à la voile dire à sa seigneurie que ses ordres étaient remplis.

— Et de là, tu es allé à l'office vider un tonneau de vin de Madère.

— J'avais eu si chaud de courir à toutes jambes sur ce navire, que la soif me prend encore quand j'y pense.

— Eh bien, va te désaltérer de nouveau, mon gros garçon ; mais tâche de te tenir un peux mieux en équilibre sur le pont ; tu trébuches à chaque pas ; et si par malheur tu roulais dans la mer, l'eau qui en rejaillirait suffirait pour submerger le bâtiment.

Pendant cette conversation, la belle Régina regardait son noble époux d'un air respectueux et tendre ; mais parfois elle détournait la tête en tâchant de dé-

rober son visage sous son voile. Alors ses larges sourcils noirs se contractaient, ses yeux lançaient des regards de souffrance et de terreur ; ils s'arrêtaient avec angoisse du côté où la tente s'élevait à l'extrémité du bâtiment, et, en ces moments-là, elle passait furtivement son mouchoir sur ses joues.

Dans un de ces instants, elle vit que son époux la regardait...

— C'est singulier, dit-elle, les gouttes d'eau du sillage viennent jusque dans cet endroit me mouiller le visage... Je vais m'éloigner un peu. Fanny, suis-moi, ajouta-t-elle en s'adressant à une jeune cousine qui était à ses côtés.

Elles parcouraient toutes deux le pont du navire à pas lents et rêveurs. Un domestique français, appartenant à lady Marlborough, s'approcha d'elle d'une manière quelque peu craintive.

Il était de Picardie, et on l'appelait simplement Picard, du nom de sa province natale. Ardemment attaché à sa maîtresse, qu'il servait depuis de longues années, il avait pour elle un véritable amour de serviteur, amour respectueux, idolâtre, dévoué jusqu'au fanatisme.

Il lui dit d'un air assez gauche et embarrassé :

— Miss Régina (permettez-moi de vous donner encore ce nom) miss Régina, je

prends la liberté de vous apporter ceci ; faites-moi la grâce d'en boire un peu.

Et il lui présentait une grande coupe de vin.

— Je te remercie, mon ami, dit-elle en souriant ; mais que veux-tu que je fasse de ton vin ?

— Oh ! miss, c'est tout ce qui reste d'un baril de vin rapporté par mon père des Canaries, et conservé comme un trésor dans la famille ; un fameux vin, je vous assure, dont la moindre goutte guérit miraculeusement les plus cruelles maladies... Ayez donc la bonté d'y goûter seulement, car, miss.... vous êtes malade.

— Tu te trompes, Picard, je suis très heureuse et très bien portante.

— Oh! dit-il en secouant la tête, ceci est bon à dire au monde, mais votre Picard ne s'y laisse pas prendre : il voit sur votre front le plus petit nuage, comme ce marin que voici aperçoit au haut du ciel le moindre point orageux qui menace son navire et tout son bonheur.

— Mais je t'assure que mon front est très serein.

— Je pense bien, miss, que vous n'avez pas de chagrin, car c'est un beau jour pour vous que celui-ci. Comment pourrait-elle ne pas être heureuse celle

a épousé le duc de Marlborough ! Un si grand capitaine, que par toutes les armées on ne pourrait trouver un semblable; un si fameux combattant, que l'éclair seul de son sabre fait fuir des bataillons ; un si beau militaire, que chaque poil de sa moustache ferait un soldat de la garde royale... Mais enfin, je vois bien que vous avez quelque chose, et puisque vous n'êtes pas triste, vous êtes malade. C'est pourquoi je vous supplie d'essayer le pouvoir merveilleux de cette liqueur.

Régina trempa ses lèvres dans la coupe pour ne pas affliger son bon serviteur et lui fit signe de s'éloigner.

— Qui a dit vrai de Picard ou de vous, demanda Fanny à sa cousine lorsqu'elles furent seules. Êtes-vous en effet souffrante sous cette apparence paisible, ou bien, oubliant le passé, êtes-vous réellement calme et satisfaite ?

— Toi qui connais toute ma vie, Fanny, tu ne sais pas mieux lire dans mon âme !

— Que vous dirai-je?... je pense qu'il appartenait au duc de Marlborough d'obtenir la plus belle, la plus noble, la plus opulente des filles de l'Angleterre ; qu'à votre tour il vous convenait de recevoir un nom si grandement illustré ; et qu'après

une telle alliance, vous deviez être fière et pouviez être heureuse.

— Heureuse! dit-elle; oui, heureuse à prendre envie de m'ensevelir au fond de ces ondes pour en finir avec mes cruelles angoisses... Tu ne sais donc pas qu'il est ici!

— Lui! ici! sur ce vaisseau!

— Là, répondit Régina en montrant la tente; tu vois maintenant ce que je souffre.

— Et par quel événement, grand Dieu!

— Je te le dirai plus tard. Mais lorsque nous descendions les degrés de l'église Notre-Dame, où je venais d'être unie au

duc de Marlborough, lorsque le canon du *Vainqueur* venait de faire entendre le signal du départ, au milieu du mouvement de l'embarcation, je vis avec étonnement un certain déploiement de force armée et la garde redoublée à la porte de la forteresse qui donne sur le port. J'entendis dire qu'un prisonnier de haute importance allait être conduit sur le vaisseau du général... Je frémis sans savoir encore pourquoi : mais bientôt quelqu'un prononça son nom !... Alors, ô mon Dieu, je me sentis couverte de sueur froide, un voile s'étendit sur mes yeux, tout vacilla dans l'espace, la terre se déroba sous moi... Défaillante, anéan-

tie, je cherchais un appui... je rencontrai ton bras, ma chère Fanny ; tu arrivais en ce moment même à Middlebourg pour me suivre en Angleterre. Le courage me revint avec la présence d'une amie, d'une amie de cœur et de confiance en qui je pourrai épancher mes douleurs. Je pensai qu'il serait peut-être en mon pouvoir de sauver le prisonnier, et que le seul moyen était de monter sur ce navire qui allait l'emmener.

— Et maintenant, conservez-vous toujours cette espérance ?

— S'il en était autrement, serais-je encore là, vivante, libre souveraine sur ce vaisseau où il est prisonnier ?

On entendait de loin sous la tente un bruit de fers sourd et gémissant.

— Pourrais-je encore respirer le grand air, regarder le ciel, l'océan et la terre qui le couronnent s'il devait, lui, les perdre bientôt pour jamais, s'il devait passer de cette sombre tente dans une prison et dans la tombe !... Car on parle de jugement, de condamnation !... Oh ! tout cela est si affreux, qu'il faut bien que je le sauve !

— Et comment ?

— Je ne sais. Mais au débarquement la nuit sera close, les troupes de la ville, les autorités, les habitants se porteront en foule à la rencontre du général, qui

est maintenant leur idole; le tumulte sera grand, quelques hommes distraits garderont seuls la tente du prisonnier, et, en ce moment, je sens là, dit-elle en portant la main sur son cœur agité, je sens là qu'il doit arriver quelque chose.

Les deux jeunes femmes continuèrent à se promener sur le pont en s'entretenant à voix basse.

Au bout d'un moment, Picard passa près d'elles en faisant retentir ses gros souliers ferrés sur la planche comme pour les avertir qu'elles n'étaient plus seules; car le duc de Marlborough, qui allait et venait le long du bâtiment en causant avec le vieux général, se trou-

vait alors derrière elles, et le bon serviteur comprenait instinctivement que, puisque la conversation en était aux confidences, un mari ne devait pas l'entendre.

Elles retournèrent s'asseoir sur les siéges d'honneur disposés au pied du grand mât.

— Oui, mon cher Wilmoth, disait le duc de Marlborough, j'ai tout lieu de m'applaudir et de me glorifier même de la campagne rapide et triomphante que je viens de fournir : je voudrais seulement que ce fût la dernière.

— Mille bombes! mon maître, vous

voudriez quitter la partie quand elle est aussi belle!

— Dans toutes les carrières, mon ami, il faut remercier la fortune quand elle est à toute sa hauteur, et s'en séparer en ce moment pour avoir le dernier mot avec elle : c'est le seul moyen de fixer sur votre front l'éclat que vous en avez reçu, et qu'un premier échec effacerait bien vite. Mourir sur le champ de victoire est une fort belle chose : on voit triompher les drapeaux qu'on a conduits, et on est sûr d'emporter dans la tombe qui s'ouvre toute sa renommée... Eh bien! je voudrais prolonger un peu ce moment qui est entre le triomphe et la

mort : je voudrais voir régner mon nom dans toute sa grandeur du sein d'une paisible retraite, être assez mort au monde pour ne plus craindre de revers, assez vivant pour goûter un peu le fruit de mes travaux.

— Oui, je vois ce qu'il en est, vous avez hâte de vous retirer sous la tente de la vie privée, parce que vous devez y trouver une belle compagne qui vous en fera un paradis. Ah! général, vous voulez faire faillite à l'Angleterre de vos plus belles années pour les donner à l'amour ; mais on saura vous rappeler à l'ordre.

— Wilmoth, j'ai sacrifié vingt-cinq ans

de ma vie à mon pays, faut-il donc lui donner le reste? Il m'est laissé bien peu de beaux jours : mes cheveux qui grisonnent seront blancs demain; faut-il donc n'arriver au foyer domestique, ne commencer l'existence du cœur qu'à l'âge où le cœur n'est plus rien. Quand on est jeune, on doit servir; c'est ce que j'ai fait, ce que je fais encore, car le grade le plus élevé de l'armée est toujours un service; je suis l'écuyer de l'Angleterre comme Boniface est le mien, je tiens son cheval de guerre et je porte son épée. Mais quand on est vieux, il faut gouverner et protéger. J'ai besoin d'exercer d'une manière bienfaisante les

lumières et les sentiments qui sont en moi; j'ai besoin de rendre heureux mes vassaux et ma famille : les enfants que la société m'a donnés et ceux que la nature me donnera.

— Très bien, mylord; mais à tous ces beaux projets je n'ai qu'un mot à répondre, c'est que notre souveraine vous appelle pour vous imposer de nouveaux travaux et de nouveaux triomphes. Le sujet propose et le roi dispose.

Pendant ces divers entretiens, remplis d'émotions si différentes, le jour baissa, puis la nuit vint aussi sombre que le soleil avait été radieux; et les brouillards de la Tamise, dans laquelle on venait

d'entrer, redoublèrent encore l'intensité des ténèbres. On ne distinguait plus rien à l'horizon : mais la rumeur de voix qui se faisait déjà entendre annonçait la proximité du port de Londres et le terme du voyage.

Le navire glissait dans l'ombre aussi rapide et aussi ferme que sous le midi le plus brillant.

Régina appela Picard dans un endroit écarté et lui dit :

— Picard, ferais-tu quelque chose pour moi ?

— Oh ! miss, si vous me disiez qu'il manque une perle à votre parure, j'irais la chercher au fond de ces flots, quoique

je fusse bien sûr, hélas! de ne pas la rapporter. . . . . .

— Ce qu'il faut faire a peut-être autant de difficulté et aussi peu d'espérance. Tu vois cette tente à la poupe du bâtiment; elle renferme un prisonnier d'état; il faut que tu le délivres avant qu'il touche la terre de l'Angleterre.

— Miséricorde! et comment cela?

— Je n'en sais rien, mais tu en trouveras les moyens pour l'amour de moi.

— Jésus! mon Dieu! si cela était seulement un peu moins impossible.

— Vois, tout s'agite déjà sur le pont pour le débarquement; il n'y a plus qu'un

soldat auprès de la tente, tue-le et enlève le prisonnier.

— L'enlever à moi seul, au milieu de ses ennemis je ne vois pas cela d'ici.

— Songe que c'est un Français.

— Je voudrais pouvoir...

— Songe que tu me sauveras la vie à moi-même.

— C'est bon, miss; dites seulement deux *Pater* et deux *Ave* pour votre pauvre Picard pendant qu'il sera à cette besogne et il va essayer.

Un sourd tremblement du navire avertit qu'on jetait l'ancre. La foule se précipite du port sur le vaisseau et du vaisseau sur le port. La musique, les acclamations

de ceux qui venaient saluer le grand capitaine, mêlées aux bruits du débarquement, causaient une rumeur éclatante au milieu de laquelle on entendait à peine les mots du commandement ; une obscurité complète couvrait le bâtiment ; les petites lumières des lanternes qui erraient seules au milieu du labyrinthe de sa cargaison, troublaient les objets au lieu de les éclairer. Dans ce tumulte, personne ne s'occupait exclusivement du prisonnier. Le duc de Marlboroug avait chargé son écuyer de la translation du détenu de la tente du bâtiment dans la tour de Londres; mais Boniface s'occupait de faire transporter à terre un ton-

neau de vieux malvoisie, et malgré la largeur de sa tête, il n'y avait pas place pour deux idées. Régina, voyant cette rumeur, espérait un peu au milieu de toutes les angoisses de ses terreurs. Mais, entourée par le cercle des officiers supérieurs qui venaient saluer son illustre époux, elle ne pouvait rien apercevoir de ce qui se passait à l'arrière du bâtiment.

Enfin, dans le moment même où, mourante d'inquiétude, elle mettait le pied sur la planche pour descendre à terre, Fanny se glissa près d'elle, lui serra fortement la main en lui disant tout bas :

— La tente est vide, et les gardes effarés cherchent en vain le prisonnier.

La fête préparée au château de Churchill (1), situé à deux milles de Londres, était de toute magnificence; elle devait célébrer le retour du grand capitaine et son mariage; c'était un festin de noces et de triomphe, un *vivat* de gloire et d'amour. Les salles, inondées de lumières, faisaient resplendir leurs lambris couverts de trophées et de glorieux écussons, leurs guirlandes de lustres et de fleurs, leur majestueux bouquet, leur dais de velours et de dorures sous lequel

(1) Jean Churchill avait reçu depuis peu de temps le titre de duc de Marlborough.

devait s'asseoir l'illustre couple pour le temps de la présentation et du souper. Au milieu de tout cela, circulaient des habits pailletés, de grandes perruques, des rabats de dentelles, et maintes robes de brocart dont la bouffante ampleur étincelait de pierreries.

Lady Marlborough était resplendissante de beauté et de quiétude ; elle savait que Picard avait réussi dans sa difficile entreprise, et son âme se reposait de ses cruelles agitations et son visage rayonnait de cette joie fière que donne la délivrance d'un grand danger ; le bonheur la rendait douce, gracieuse, charmante à tout le monde ; et cette bonne

grâce humanisait pour ainsi dire l'éclat de sa beauté qui eût pu paraître trop imposante.

Régina maintenant de retour à la vie, était paisiblement l'heureuse femme du héros de l'Angleterre ; et plus de trouble, plus de terreur, plus de serpent sous les fleurs de cette belle existence...

Un moment, elle trouva le moyen de se soustraire à la foule empressée sur ses pas, et traversa un vestibule rempli des domestiques de l'hôtel. Quoiqu'elle eût à peine tourné les yeux du côté de Picard, il la comprit et la suivit dans un endroit solitaire.

— Miss Régina, je vous ai obéi, dit-

il en relevant bien haut la tête; car, en cette occasion, il y avait certes de quoi tirer orgueil de l'obéissance.

— O mon ami ! quel miracle de courage et de bonheur ! Mais, dis-moi...

— Voici. Dans le moment du débarquement, où le vaisseau tout occupé du plaisir de revoir le port ne savait guère ce qu'il faisait, et avait presque entièrement oublié la tente du prisonnier, j'arrive derrière le factionnaire qui la gardait encore, et d'un vigoureux coup de poing je le renverse la face contre terre; puis je me précipite pour le relever, ayant l'air de venir à son secours et je lui dis: — Camarade, ton prison-

nier vient de te jeter à terre et a passé sur ton corps pour se sauver ; mais il n'est pas bien loin, je viens de le voir entrer dans cette chaloupe qui prend le large et en te jetant à la nage, tu peux encore le ressaisir : surtout tais-toi sur ce qui vient d'arriver, car si l'on apprend qu'il t'a glissé entre les mains, tu seras fusillé plutôt deux fois qu'une. Puis, tandis que le bon diable s'en va par eau courir après la chaloupe dont il n'a rien à faire, j'entre sous la tente, je saisis l'objet en question, je le mets sous mon manteau, et avec ce joli garçon pour doublure, je ne suis guère plus gros que l'écuyer Boniface. J'emporte ainsi mon

captif à toutes jambes, et lui, qui s'étonne de ce drôle de voyage, veut faire résistance ; mais je lui jette à l'oreille le nom de miss Régina, et il devient doux comme un mouton. Ça va bien ; je traverse la foule, j'arrive et je mets ce que j'ai volé en lieu de sûreté.

— Et dans quel endroit l'as-tu conduit?

— Mais ici, dans le château.

— Ici ! juste ciel ! dans la propre demeure du duc de Marlborough !... Et où donc est-il caché ?

— Dans la chambre bleue.

— Dans ma chambre !

— Vrai Dieu, miss Régina, j'ai cru

bien faire ; vu que je lui ai même porté les mielleurs morceaux du repas pour son souper, et un almanach nouveau pour qu'il attende plus patiemment en faisant la lecture.

— Mais, malheureux ! cette chambre est celle où je dois recevoir ce soir le duc de Marlborough !...

— Ah ! diable, j'ignorais la circonstance... et puis je n'avais pas à choisir ; tout le reste de l'hôtel était illuminé et rempli par cette foule de beau monde.

— Mon Dieu ! je suis perdue.

— Miss Régina, je puis bien faire sortir le prisonnier de la chambre bleue, mais je ne réponds plus de lui.

— Oh! non, non alors, qu'il demeure! et que le ciel ait pitié de moi!

Des bruits se firent entendre sous le vestibule; on cherchait la belle mariée.

Il lui fallut rentrer dans la salle du bal, danser, sourire à tout le monde. Elle était folle de crainte, de honte, de désespoir; ses artères battaient violemment; un tremblement convulsif l'agitait ce qui se passait autour d'elle, ces rires, ces chants, ces danses lui faisaient mal comme les joies de la foule au condamné qui marche au supplice; tout se troublait et vacillait devant ses yeux; elle portait la main à son front, elle cherchait une pensée, un moyen de salut, et

elle ne sentait que l'égarement tourbillonner dans son cerveau... Et l'heure avançait! elle voyait marcher l'aiguille de la grande horloge, qui lui semblait un glaive prêt à la frapper; l'orchestre ralentissait déjà ses sons, les lustres du bal pâlissaient, la terrible aiguille avançait toujours... Elle eût voulu qu'une défaillance complète lui eût au moins fait perdre le sentiment de son affreuse position, mais elle conservait assez de force pour la voir, pas assez pour la combattre.

La fin du bal arriva. Le vieux Chantal, depuis un siècle duc et pair d'Angleterre, vint le premier prendre congé du maître

du lieu : son immense perruque, ses mains gantées de blanc, sa longue épée, ses souliers à rosette, tout fit une profonde révérence ; il souhaita au vainqueur du continent d'être aussi vaillant en amour qu'au combat. Le grand et mince comte de Chesterford, le courtisan le mieux appris du royaume, salua ensuite ; il se courba en cercle, amena son toupet jusqu'à ses pieds comme un serpent qui se mord la queue, et souhaita au duc de Marlborough de régner sur le cœur de sa compagne comme sur celui de ses fidèles serviteurs. La grande duchesse de Norembergt vint aussi devant le maréchal, déployant les immenses propor-

tions de son sein qui avait donné vingt-huit enfants à la patrie, et souhaita à l'heureux époux de se voir renaître dans une postérité aussi nombreuse que celle de Jacob.

Et la pauvre Régina voyait ces gens s'acheminer vers la porte!... Ils allaient sortir, la solitude allait se faire autour d'elle et de son mari, et le duc allait monter à la chambre bleue!... Elle jeta intérieurement un cri de désespoir vers le ciel.

Au même instant, le roulement d'une voiture retentit au dehors; on entendit prononcer très haut le nom de la reine, les battants des portes s'ouvrirent avec

bruit, et un officier de Sa Majesté entra précipitamment. Il annonça au duc de Marlborough que, par des raisons d'État qui lui seraient expliquées, la reine Anne jugeait indispensable d'assembler son conseil cette nuit même, et que le général en chef devait venir le présider.

Puis il attira le duc dans l'embrasure d'une croisée pour lui adresser quelques mots à voix basse.

Régina s'approcha de la fenêtre, colla son oreille contre le rideau de soie, qui laissa parvenir jusqu'à elle ces paroles échangées rapidement :

— Vous avez ramené le prisonnier sur votre vaisseau ?

— Oui.

— Où est-il maintenant?

— Dans la tour de Londres.

— Il faut qu'il soit jugé cette nuit et exécuté au point du jour.

— Cela suffit, je me rends au conseil.

Les officiers de Marlborough lui apportèrent son chapeau, son épée, son grand cordon bleu. Il murmurait en agrafant son ceinturon :

— Encore une nuit de noces aussi blanche que la première... Heureusement, il n'y a pas de prescriptions aux droits du mariage.

Puis il fit ses adieux à sa belle épouse et s'éloigna.

Régina était ivre de joie. Sauvée! sauvée par le coup du ciel le plus heureux; et elle allait faire évader le prisonnier qui serait arraché à la mort et délivré par elle!

Elle se trouvait seule enfin au milieu de ces vastes salles, débarrassées de la foule accablante; elle riait, elle sautait comme un enfant, elle battait ses mains de joie.

— Oui! oui, messeigneurs, disait-elle, assemblez votre conseil, jugez, condam-

nez, vos arrêts tomberont sur une place vide...

Puis l'imminence du danger qu'avait couru le prisonnier reparut à ses yeux ; elle fondit en larmes en remerciant le ciel, et courut dans la *chambre bleue.*

CHAPITRE DEUXIÈME

I

Un instant après, Régina avait franchi les deux étages de la tour du Sud; elle était auprès du captif naguère chargé de chaînes, sous la tente du navire, maintenant heureux prisonnier de la chambre bleue; et la simple portière azurée qu'elle venait de laisser retomber sur ses pas

leur faisait à tous deux, de ce lieu, un asile impénétrable.

Le jeune homme était assis sur des carreaux, devant le canapé où reposait Régina; il tenait la main de la belle lady. Sa pose inclinée exprimait la tendresse, l'adoration, et avait en même temps une aisance, un mol abandon qui ne pouvait venir que d'une habitude ancienne de cette douce attitude. La taille du jeune Français était mince, délicate, et revêtue cependant d'un caractère martial donné par l'usage des exercices militaires; son front, où brillaient maintenant le bonheur et la sécurité, avait un éclat radieux; ses grands yeux

noirs veloutés semblaient ne vouloir jamais se baisser et laisser toujours jaillir à l'aise les rayons de l'amour ; sa bouche était la plus belle qu'on pût voir sous un sourire bien épanoui, tempérée par l'expression recueillie qui accompagne toujours un sentiment profond.

Sa reconnaissance s'exprimait avec les plus doux accents du cœur.

— Que la vie et la liberté me sont chères maintenant que je vous les dois, Régina! et que je rends grâces au sort d'avoir joint à cette faveur celle de vous voir un instant seule comme autrefois !

— Seule, oui, mais non point comme autrefois; j'appartiens à un homme que

toute l'Angleterre admire, que je vénère moi-même du fond de mon âme; je ne puis plus être à vous que par le plus cher et le plus tendre souvenir.

— Régina, est-ce la force de la sagesse ou la légèreté du cœur qui parle en vous maintenant! Quoi qu'il en soit, moi, je ne sais pas aussi bien transformer mes sentiments. Je vous aime en ce moment comme dans ces soirées où je vous écoutais jouer du luth sous les voûtes du vieux château ruiné de Middelbourg, dont vous aviez fait un lieu de délices.

— Écoutez-moi, Bedmar. Vous avez été mon amant dans ces premiers jours de la jeunesse où l'on appartient tout

entière à l'amour, qui dispose de vous à son gré. J'habitais l'île de Walcheren depuis la mort de mes parents, qui m'avaient laissée sous la tutelle d'une noble famille française. J'aimais le château de Middelbourg dans lequel nous vivions retirés, j'aimais les murs de ce manoir, ses habitants, ses alentours, ses campagnes agrestes, son horizon qui se perdait dans l'Océan, et plus que tout cela le beau Français, dont la présence venait souvent embellir tout le reste. Vous étiez lié d'amitié avec la famille qui m'avait reçue, mon cher Bedmar; il vous était permis de faire de longs séjours dans notre retraite, et nous y goû-

tions ensemble un bonheur dont je ne prévoyais pas la fin. J'avais toujours confondu dans mon cœur l'Angleterre où j'étais née et la France qui m'avait élevée. La guerre, subitement déclarée, vint m'apprendre la rivalité de ces deux grandes nations, et l'homme que j'adorais se trouva soudain dans les rangs des armées qui allaient combattre mes compatriotes. Le château fort de Middelbourg, le poste le plus avancé de l'île de Walcheren, qui est elle-même l'avant-garde de la Flandre, fut subitement envahi par les Anglais. Les remparts qui en défendent l'abord sont à quelque distance du principal corps de

bâtiment; on garnit les bastions de troupes et d'artillerie, et nous, faibles femmes, on nous laissa dans la partie retirée du manoir, comme ces plantes sauvages attachées aux parois des vieux murs.

— Et moi! moi qui commandais en second l'armée du général Boufflers, je fus chargé de reprendre cette forteresse aux Anglais... Oh! quelle tâche difficile, et qu'il m'en coûta de l'accomplir! C'était dans cet antique donjon, dont l'aspect, du plus loin que je l'apercevais, faisait battre mon cœur de plaisir, qu'il fallait apporter la guerre et la destruction! Là où j'avais l'habitude de trouver les élans

de l'amitié et l'accueil silencieux, mais plus doux encore de l'amour, je ne devais plus rencontrer que des canons grondant sur des remparts. Sur le premier plan étaient des bastions qu'il fallait renverser à tout prix ; au-delà, le sanctuaire que j'eusse voulu défendre aux dépens de ma vie. Je désirais et tremblais de vaincre; activant et mesurant mes coups, je faisais voler les bombes et la mitraille contre la muraille, craignant de ne pas frapper, frémissant de frapper trop loin. Que ce double combat était bizarre et douloureux !

— Oui, les jours étaient bien cruels ; mais la nuit...

— Oh! la nuit, pénétrant par un passage souterrain connu de moi seul, je rencontrai dans l'avenue sombre une main chérie qui attendait la mienne, un cœur qui se pressait contre le mien... Nous nous trouvions sur un pan de rempart écroulant un tertre dont la mousse avait été brûlée par le feu du combat. Et là, enveloppés par la nuit que perçait plus loin la lueur rouge et vacillante du bivouac, nous savions arracher au sort le plus contraire quelques instants de délices suprêmes...

— Mon ami, combien ce vieux château de Middelbourg, maintenant ruiné, abandonné, a connu de beaux faits

d'armes, a vu de doux épanchements d'amour! Le vent qui passe dans les lézardes de sa ruine devrait en tirer des sons harmonieux comme des harpes éoliennes.

— Et après un amour si pur et si grand dont le souvenir reste encore consacré dans votre pensée, je vous retrouve aujourd'hui, Régina, la femme du duc de Marlborough.

— Oh ! ne faites pas ce rapprochement qui semble renfermer un blâme si sévère ! Vous savez que bientôt le théâtre de la guerre s'éloigna ; les communications devinrent impossibles ; une ombre impénétrable se répandit entre votre des-

tinée et la mienne; cela dura deux années entières. Le duc de Marlborough, environné de tout l'éclat de son grand nom, vint demander ma main... J'étais arrivée à cet âge où l'on comprend qu'on ne fait pas sa destinée soi-même, qu'il faut la recevoir telle que Dieu nous la donne, et qu'une résignation paisible à ses lois est peut-être le seul bonheur qu'il nous soit permis de goûter.....

— Et le prestige qui entourait le capitaine le plus renommé de l'Europe, le vainqueur de Villars, vous rendit sans doute cette résignation plus facile.

— Je pensais que nous autres femmes nous venions dans le monde à peu près

comme des palmes qui croissent sur le champ de bataille, pour être la récompense de ceux qui s'y sont bien montrés.

— Et cette pensée vous conduisit...

— Jusqu'à l'autel de Notre-Dame, où mon union avec le duc de Marlborough fut consacrée. Mais à peine nous sortions du temple que le canon du départ se fit entendre. Encore à demi-vêtue des habits de noce, je montai sur ce navire où je devais vous retrouver d'une manière si cruelle.

— Et moi, Régina, pendant ces deux années d'absence que la guerre me jetait aux quatre coins de l'Europe, vous étiez toujours présente à ma pensée. Si je ren-

versais avec tant de rage les bataillons ennemis, c'est qu'ils me séparaient de vous; si je voulais une victoire, c'était pour qu'elle portât mon nom jusqu'à vous; si je supportais avec courage les travaux d'une longue campagne, la fatigue d'une sanglante journée, c'est que, le soir, votre nom prononcé tout bas, votre souvenir adoré, me donnaient par le bonheur comme un immense repos dans lequel je retrempais mes forces épuisées... J'ai aimé bien des femmes; mais parmi ces amours qui viennent en foule dans notre vie, il en est toujours un qui plane au-dessus des autres, qui reste seul dans notre pensée

au-delà du temps des amours, dont le nom revient sur nos lèvres chaque fois que nous entendons parler des amours des autres, dont l'image fait encore sourire nos vieux ans. Voilà ce que vous êtes pour moi, Régina... Tenez, voici le collier d'ambre que je détachai un jour de votre cou pour le passer au mien ; il ne m'a point quitté ; il est encore là tout brillant, tout parfumé ; c'est l'image de mon amour.

— Je sais, Bedmar, que vous m'aviez bien aimée.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est l'influence que ce sentiment a eue sur mon sort. J'avais entendu dire que

le général anglais demandait votre main, et allait sans doute l'obtenir. A cette fatale bataille de Luxembourg je ne songeais qu'à me trouver en face de lui pour le tuer de ma main. Cette pensée me perdit; j'oubliai le commandement; je n'étais plus un chef d'armée, mais seulement un rival furieux. Les fruits de cet égarement ne se firent pas attendre; avant la fin de la journée, le champ de bataille était balayé des troupes françaises; il n'y restait plus que les prisonniers de Marlboroug, et, dans le nombre on me choisit, moi, pour orner le triomphe du vainqueur. Ce fut ainsi que nous nous trouvâmes réunis sur ce vaisseau qui

nous emmenait à Londres, vous, pour y paraître en souveraine à côté de votre illustre époux, moi, pour y être condamné à mort.

— Oh ! ne parlez pas ainsi; chaque mot que vous dites me déchire le cœur.

— Croyez-vous que tant de souffrances ne vaillent pas un moment de bonheur?

Je crois que tant de souffrances endurées pour moi valent bien que j'achète votre salut au prix de tous les risques et périls qui peuvent en résulter, et je l'ai fait; j'ai changé pour vous en asile la demeure même de votre ennemi. Je vous ai reçu ici comme un prisonnier, dont la vie m'est plus chère que la mienne et

que je veux sauver à tout prix. Mais vous recevoir comme amant dans cette chambre même que le duc a choisie pour la partager avec moi, ce serait joindre à l'infidélité une indigne moquerie, ce serait la rehausser d'un contraste insolent, et l'amour ne veut jamais rien d'infâme.

— Tu vois bien, Régina, que je soumettrai mes pensées mêmes à tes désirs; mais ces principes, qui ne seraient que sévères en d'autres circonstances, sont cruels aujourd'hui.

— Mon ami, dit-elle en souriant, pour éloigner le ton de la passion et y faire succéder la douce attente des âmes, ma morale n'est ni sévère, ni cruelle, elle

est toute simple. Je croyais l'amour permis dans la liberté et la solitude de l'existence, et je n'ai nul remords des douces journées, des douces nuits de Middelbourg; mais si l'amour est légitime quand on peut être tout à lui, on ne saurait non plus s'engager dans le mariage avec honneur qu'avec la certitude d'être tout à lui. Le catéchisme, dans lequel toutes petites filles nous apprenons à lire et à vivre, ne nous dit-il pas : *Un seul Dieu tu adoreras.*

— Ainsi, Régina, si jamais vous étiez libre, je pourrais espérer encore?

— Sans doute, mais nous sommes bien loin de là. En attendant, venez vous re-

poser dans la chambre qui touche à celle-ci. Vous devez avoir besoin de sommeil, et le canapé qui s'y trouve suffira pour vous faire passer une bonne nuit.

Régnai conduisit le baron de Bedmar dans la pièce voisine; puis elle revint dans la sienne; et le verrou doré qui glissa sous sa main mit aux volontés qu'elle venait d'exprimer une conclusion irrésistible.

Le lendemain, au point du jour, la belle lady s'occupa activement d'assurer la retraite du pauvre proscrit. Toujours par l'entremise de Picard, des vêtements

qui devaient servir à le déguiser furent apportés au marquis de Bedmar, et une voiture alla l'attendre à la porte des jardins qui donnaient dans la campagne.

— Tu dois me croire plus coupable que je ne suis, mon cher Picard, disait Régina au bon serviteur qui s'occupait de ces soins.

— Bah ! miss Régina, tout ce que vous faites est bien fait pour moi : quand on aime, on ne juge pas.

Un chemin de charmille bien touffu conduisait du pied de la tour à la porte extérieure du jardin ; Régina put accompagner le prisonnier jusques-là.

Et comme elle le pressait de partir, il lui disait.

— O mon amie! laisse-moi regarder cet horizon de verdure, où l'oiseau fend l'espace, où court le grand air, où darde un plein soleil : il y a trois mois que je n'ai vu que les murs d'une prison ; et même sur le vaisseau qui glissait sous un ciel si pur, au sein d'une mer resplendissante, je n'avais autour de moi que la sombre toile d'une tente, sur laquelle passait l'ombre de la sentinelle. Et maintenant, près de toi qui les embellis encore, la vue des fleurs m'enchante, la senteur des plantes, le bruissement des feuilles m'enivrent, les

chants de la lumière me frappent de joie comme si je ne les avais jamais connus... ô Régina, qu'on est bien sous ton ciel!

— Bedmar! Bedmar! songez que le duc peut revenir plus tôt que nous ne le pensons. J'ai pris soin d'abréger la séance de messieurs les conseillers, en leur épargnant la peine de vous juger.

— Aussi je vais partir... Vous voyez bien que je pars.

Plus d'une heure se passa à partir ainsi sans avancer d'un pas. Enfin, Picard ouvrit doucement la porte et fit avancer la voiture; Bedmar, après avoir

serré son ange sauveur entre ses bras, allait traverser la largeur du parterre et franchir le seuil, lorsqu'nne foule bruyante envahit soudain toutes les parties du jardin. C'était le duc de Marlborough qui rentrait par la grande porte du parc avec sa brillante escorte.

Le froid de la mort et son immobilité frappèrent les trois personnes cachées sous la charmille.

Leurs regards communiquèrent l'un à l'autre tout l'effroi de leur âme.

— Que faire? que devenir? murmurèrent à la fois leurs lèvres tremblantes.

On entendait les éclats de rire et les

joyeusetés des seigneurs que le duc ramenait déjeûner au château, et qui se dédommageaient déjà des ennuis du conseil qui avait duré toute la nuit.

Le général de Marlborough approcha, passa de l'autre côté du lambris de charmille, en frôla une branche qui alla communiquer un frisson mortel au sein de Régina... Le duc avait à ses côtés le général Wilmoth, et échangeait avec lui ces paroles qu'entendaient les trois fugitifs :

— Conçoit-on que ce prisonnier ait pu disparaître ainsi ?

— C'est vraiment étrange ! il faut qu'il soit caché au plus profond de la mer

ou dans les entrailles de la Tour de Londres.

— Ou sous une feuille d'arbre, dit tout bas Picard.

Le duc continua :

— La reine voulait qu'on le sacrifiât aux clameurs du peuple, qui demandait la tête de ce Français, et il fallait que l'exécution eût lieu ce matin même...

Régina se jeta devant le marquis de Bedmar par un mouvement rapide et silencieux, comme si elle eût voulu le garantir de son corps.

— Car, ajouta Marlborough, nous recevons aujourd'hui la nouvelle officielle de la trêve conclue en France, et, après cet

acte, la mort d'un prisonnier français ne pourrait avoir lieu sans renouveler aussitôt les hostilités. Le marquis de Bedmar, si nous le retrouvons maintenant, en sera donc quitte pour le séjour de la Tour de Londres.

— Je vous rends grâces, messeigneurs, murmura Bedmar.

— Et les deux généraux s'éloignèrent.

— Dieu puissant! s'écria Régina, que de monde! Les officiers du duc envahissent tout le jardin.

— En retraite! en retraite! dit Picard, que le prisonnier retourne bien vite dans son asile.

— Dans la chambre bleue! s'écria Régina avec terreur.

— Oui, dans la chamble bleue, répéta Picard. Cette voûte de charmille où nous sommes peut seule nous protéger, et elle ne conduit qu'à la tour du Sud.

La pauvre lady frissonna de tous les dangers qui allaient renaître pour elle ; mais elle conduisit elle-même Bedmar dans la retraite qui pouvait encore le protéger quelques instants.

Cette journée se passa comme la soirée de la veille. Un déjeûner somptueux, animé, en remplit toute la durée. Les joyeux convives entouraient le duc et l'accablaient tellement de leurs félicita-

tions sur la grâce et la beauté de sa charmante épouse, qu'ils lui laissaient à peine le temps d'adresser un regard ou une parole à celle qu'on le trouvait si heureux de posséder.

Régina était retombée dans toutes ses angoisses du jour précédent, mais plus souffrante, plus accablée encore, parce que ses forces avaient été brisées par la succession de ces cruelles terreurs. Ce bruit, ces éclats de joie retentissaient dans sa tête endolorie, et elle avait peine à les soutenir. En même temps elle pensait avec plus d'effroi encore au moment où le château retomberait dans la soli-

tude. Elle faisait les honneurs de sa maison avec une animation fébrile; elle riait, elle parlait à tout le monde, elle tâchait d'animer l'entretien et de le rendre interminable... puis les battements de son cœur l'étouffaient et elle demeurait pâle, immobile, couverte de sueur froide comme la statue des jardins sur laquelle la rosée de la nuit s'est arrêtée... mais soudain elle tressaillait de nouveau, faisait apporter encore des flacons, des amphores, et versait elle-même à la ronde des flots de vin. Et au milieu du bruit qu'élevaient les toasts criés à tue-tête, elle entendait seule, et comme par magie, les sons de la cloche

voisine qui annonçait la suite des heures et la fin prochaine de la journée.

A six heures du soir, un tumulte plus retentissant vint tout à coup dominer le fracas des verres, des rires et des chants. On entendit sur la place publique du village, qui se trouvait devant le château, le train de nombreuses pièces d'artillerie qui arrivaient à bride abattue, l'éclat des trompettes qui sonnaient le boute-selle de manière à fendre les nuages, le galop de plusieurs régiments de cavalerie, et la rumeur de la population environnante qui venait en foule voir ce qui se passait.

Au même instant, des officiers de la

maison de la reine entrèrent précipitamment sous le péristyle du château, apportant au général Marlborough des ordres de Sa Majesté Britannique.

— Plus de paix ! plus de trêve avec la France ! s'écrièrent-ils. Les dépêches qui arrivent de Paris, loin de contenir, comme nous le pensions, la nouvelle d'une suspension d'armes, annoncent que les Français ont repoussé ce traité de la manière la plus insultante pour les ambassadeurs anglais ; et la reine Anne ne veut pas qu'on retarde d'un jour ni d'un instant le départ des troupes qui doivent répondre à cet outrage en portant de nouveau la guerre en Flandre.

Le général Marlborough était appelé de nouveau au commandement de l'armée, et devait monter à cheval au moment même.

Il n'y avait qu'à obéir. En une minute le duc fut sous les armes. Il embrassa sa belle épouse sur le front, en jurant ses grands dieux qu'il était fort à plaindre d'être venu en Angleterre pour faire l'heureux époux dans les salons de son château, remplis d'une foule d'illustres convives, et nullement dans la chambre bleue. Puis il partit en disant comme la veille, mais sur un ton plus attristé :

— Heureusement il n'y a pas de prescription pour les droits du mariage.

L'armée en partant traversa la ville de Londres. Marlborough était au front des troupes; des phalanges nombreuses, à l'aspect belliqueux, et rehaussées de toute la pompe militaire, suivaient ses pas; les paysans de la terre de Churchill et la population de la Cité accompagnaient jusqu'au-delà des portes les braves défenseurs de l'Angleterre, en faisant les vœux les plus ardents pour le succès de leurs armes. Picard, qui s'était mêlé aux groupes des habitants, et qui riait de bon cœur en lui-même de l'événement par lequel son adorée maîtresse venait d'être délivrée de ses dangers d'une manière miraculeuse, donnait

essor à sa joie en entonnant à plein gosier un air rustique et martial des campagnes de la Picardie ; puis il se mit sans y penser à adapter à cet air des paroles relatives à la circonstance, qu'il composait à mesure, ne se doutant guère que le plaisir venait de le faire poète. Il marchait en chantant :

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.

Picard improvisa alors les deux premiers couplets de la complainte qui furent spontanément répétés en chœur par ceux qui l'entouraient. Ce fut là le

commencement de cette chanson qui devait devenir si populaire.

Le soir, quand les ombres couvrirent complètement la campagne, la voiture qui attendait le marquis de Bedmar, à la porte dérobée du jardin, put enfin emmener le fugitif; et au bout de peu de jours il avait gagné sans obstacle la terre de France, où bientôt il commanda de nouveau les troupes opposées aux Anglais.

Une année se passa. Pendant ce temps Régina habita l'ancien et noble manoir de Churchill en paisible châtelaine. N'ayant que de doux souvenirs et attendant une brillante existence pour l'a-

venir, elle se livrait en ce moment de retraite aux sereines jouissances du séjour de la campagne et à la douceur de répandre la paix et la prospérité parmi ses nombreux vassaux.

En même temps, le duc de Marlborough portait la guerre sur tous les points des Pays-Bas, en Flandre, en Hollande, aux bords du Rhin, et terminait par la bataille de Malplaquet, donnée le jour mémorable du 11 septembre 1709, ses nombreuses victoires qui servirent cependant à illustrer ses vaillants ennemis Villars et Boufflers autant que lui-même. Aussi grand politique que guerrier, le général anglais menait avec

le même bonheur les négociations et les armées, présidait de loin aux conquêtes de Minorque et de la Sardaigne, dictait les plus dures conditions aux puissances vaincues et établissait sur des terres nouvelles la vaste domination britannique.

Cependant lady Régina, pensive et mélancolique parfois de son double veuvage, rêvait de longues heures dans cette chambre bleue où elle avait revu Bedmar pour la dernière fois. Souvent aussi elle portait ses tendres méditations sur la plate-forme de la tour du Sud, d'où elle découvrait la campagne qu'avait parcourue à son départ l'armée brillante et enthousiaste du général Marlborough, et

la simple voiture qui emmenait le fugitif par la route la plus voilée.

Dans une après-midi d'octobre, Régina était sur cette plate-forme de la tour du Sud. Elle regardait les effets d'un beau jour d'automne, qui dorait la campagne déjà toute dépouillée. Ce vif et chaud rayon semblait vouloir lutter avec les ravages de la saison et rajeunir la terre en dépit de ses tristesses. Là où les premiers froids avaient desséché le gazon, il faisait épanouir quelques fleurettes oubliées; sur l'arbre noirci, il réchauffait les ailes de l'oiseau qui se réveillait en chantant; il changeait l'humidité des toits de paille en limpide mi-

roir; il faisait revenir la barque du pêcheur sur la rivière et le cortége de la chasse dans les bois; il se plaisait à effacer sous son aile de lumière le silence, le désastre, l'obscurité que l'automne travaillait depuis un mois à établir dans la contrée.

En observant ainsi, Régina vit, dans le lointain le plus profond où ses yeux pussent atteindre, une ligne noire semée de points lumineux, et qui avançait lentement. Quand cette forme se fut approchée, elle distingua un homme vêtu de noir, l'épée au côté, le chapeau à plume sous le bras, le manteau de page sur l'épaule. Il précédait un convoi fu-

nèbre où l'éclat des armures, les vives couleurs des panaches et des écharpes, les instruments des musiciens qui reluisaient au soleil, semblaient effacer le deuil et dominer les attributs de la mort. C'était, comme dans ce beau jour d'automne, un rayon de gaîté et de fête qui venait surmonter la tristesse et le néant.

Cependant, lorsque le cortége avança davantage, Régina se sentit saisie d'une vague terreur en remarquant qu'il prenait la direction du château, et, lorsqu'il fut tout à fait sous ses yeux, elle reconnut en frémissant qu'un cénotaphe, entouré de drapeaux voilés de crêpes, portait l'écusson du duc de Marlborough.

Elle descendit précipitamment et arriva sur le péristyle en même temps qu'un officier supérieur député en avant du convoi pour apprendre à la noble dame le malheur qui venait de la frapper ; son illustre époux avait été atteint, à la bataille de Malplaquet, d'une blessure qu'on croyait peu dangereuse ; mais arrivé au port de Norwich, et au moment même où, ayant quelques affaires à terminer en cette ville, il avait fait partir toute sa suite pour annoncer son retour au château, cette blessure s'était rouverte, et dans une perte de sang rapide, le général avait succombé en peu d'instants. Son état-major, après

une demi-journée de marche, avait appris cette funeste nouvelle par un courrier arrivant à toute bride. Les lieutenants-généraux, accablés de douleur, s'étaient hâtés d'entourer de deuil ses trophées et ses drapeaux, et d'élever un cénotaphe à la mémoire du chef qui leur était si cher.

Régina demeura anéantie de surprise, de regrets et presque de remords. La perte du grand capitaine était aussi cruelle qu'inattendue. Anglaise par le cœur, Régina regrettait le défenseur, le soutien, le héros de son pays; femme tendre et reconnaissante, elle pleurait sur celui dont elle n'avait jamais reçu

qu'une tendresse parfaite et une élévation digne d'envie. Mais il fallait avant toute chose, en ce moment, songer à honorer la mémoire de celui que les trois royaumes vénéraient comme un père, et à recevoir dignement le seigneur qui revenait dans le château de ses aïeux pour y prendre place parmi leurs tombes.

Lady Marlborough fit à la hâte tendre de draperies noires et d'ornements de deuil une longue galerie où étaient rangées sur deux files les statues des seigneurs de Churchill, et au fond de laquelle s'élevait leur trône ducal sous un dais aux armoiries de cette antique maison. Elle fit déposer le cénotaphe au

pied de ce trône ; ensuite elle alla prendre des habits convenables pour recevoir en audience solennelle les lieutenants-généraux et officiers supérieurs de l'armée, qui venaient lui offrir le tribut de leurs sincères regrets.

La belle lady leur répondit avec une dignité modeste, avec une émotion grave et touchante, qui allait jusqu'au cœur parce qu'elle venait d'un cœur profondément affligé... Mais tout à coup, au milieu de son discours, elle pâlit, balbutia, et se tut tout à fait, demeurant immobile du corps, des lèvres et du regard; puis, par une réaction violente, le sang reflua à son front, et, la tête ardente, la

voix agitée, elle recommença à parler avec trouble et vivacité. Dans le groupe des pages attachés au service du général, elle venait de reconnaître celui qu'elle avait aperçu de loin, marchant à la tête du convoi, et dans ce page le marquis de Bedmar! En vain un chapeau rabattu et un collet de manteau très montant, le cachaient à demi aux regards, les siens ne pouvaient s'y tromper; en vain sa raison lui disait qu'il ne pouvait être là, son cœur souffrait et jouissait de sa présence.

Cependant, elle parvint à dominer son trouble et s'occupa de faire les honneurs de la demeure seigneuriale. Elle

fit servir un banquet dans la salle qui précédait la galerie funèbre, l'usage antique d'offrir des repas aux funérailles étant conservé en Angleterre.

Le reste du château était envahi par les sous-officiers et les habitants des environs qui s'étaient réunis au convoi militaire pour accompagner le cénotaphe du général. Partout étaient attablés des groupes nombreux parmi lesquels circulaient à flots les vins de France et d'Espagne, et partout on entendait retentir les louanges de l'illustre défunt; louanges toujours prodiguées aux morts avec tant de générosité, parce qu'on ne craint plus de se rapetisser et exaltant

celui qui n'est plus votre semblable, et qu'on ne s'engage pas envers lui pour l'avenir; louanges qui ne viennent de rien, qui ne vont à rien et qu'on pourrait appeler *eau bénite de cimetière.* Depuis les combles du château jusqu'aux cours remplies d'équipages et de valets, des tables étaient dressées, et des convives réunis causaient, buvaient, faisaient choquer leurs verres en l'honneur du grand Marlborough et de son vin généreux. Des drapeaux noirs flottaient déjà aux quatre façades de l'antique édifice; les jardins, où des torches brûlaient parmi les troncs des peupliers, des ifs et des cyprès, comme entre les colonnes

d'un temple en deuil, terminaient la pompe funèbre.

A peu de distance du château de Churchill était un petit cabaret villageois. Picard avait réuni là quelques Français, soldats et matelots, auxquels la suspension d'armes avait permis de venir faire un voyage en Angleterre, et que le domestique de lady Marlborough avait trouvé avec beaucoup de joie dans la suite du duc. Les Français, à cause de leurs humbles équipements et surtout de leur orgueil national, avaient fui l'hospitalité opulente du château anglais et étaient venus vider les bouteilles que leur compatriote leur offrait sous un cerceau de

vigne, à la porte du cabaret. La gaîté, comme la mousse, est au commencement du pot de vin; l'esprit se trouve dans le fond. Lorsqu'on eut bien causé du pays, lorsqu'on se fut bien raillé des habits rouges des Anglais, de leur nez de même couleur, de leurs cheveux plus rouges encore, lorsqu'on eut bien parlé en riant de la vie et de la mort de leur général, Picard sentit s'éveiller en lui la flamme de l'inspiration; quittant la table, il alla s'asseoir sur un tonneau, couronné par les pampres de vigne qui se balançaient sur sa tête, et il entama d'une voix forte et triomphante les derniers couplets de

la chanson improvisée au départ de Marlborough.

Tout était riant et jovial dans ce petit coin de paysage. Le jour finissait, mais quelques rayons attardés se jouaient encore sur la façade blanche du cabaret et dans les pampres rouges et légèrement découpés qui lui faisaient un péristyle rustique. Picard, à leur ombre, à cheval sur sa tonne, applaudissait lui-même par son geste et son sourire à sa verve comique.

Il chantait à cœur joie :

Monsieur d' Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,

Monsieur d' Malbrough est mort,
Est mort et enterré ....

Et il terminait par le tableau des funérailles :

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.....

Ses camarades, formant un demi-cercle autour de lui, avaient le rire immuable sur les lèvres et la bouche entr'ouverte de joie; des passereaux, rangés sur le toit du cabaret, avançaient la tête pour l'entendre; de beaux coqs-d'Inde, qui étaient venus becqueter les miettes de la table, demeuraient immobiles sur

une patte, retenant leur attention ; un peu plus loin, de jeunes paysannes anglaises, qui ne comprenaient rien à la chanson, l'écoutaient cependant fort poliment, tandis que de gros enfants dansaient tout bas sur le gazon, suivant instinctivement le mouvement de l'air qui les mettait en branle.

Cette chanson burlesque, ce bizarre refrain se gravèrent dans la mémoire des soldats et des matelots qui les rapportèrent en France à leur retour. Et les notes de ce chant expressif et simple, rustique et guerrier, joyeux et touchant, restèrent aussi sur les lèvres des bonnes anglaises, qui allèrent bercer avec cet

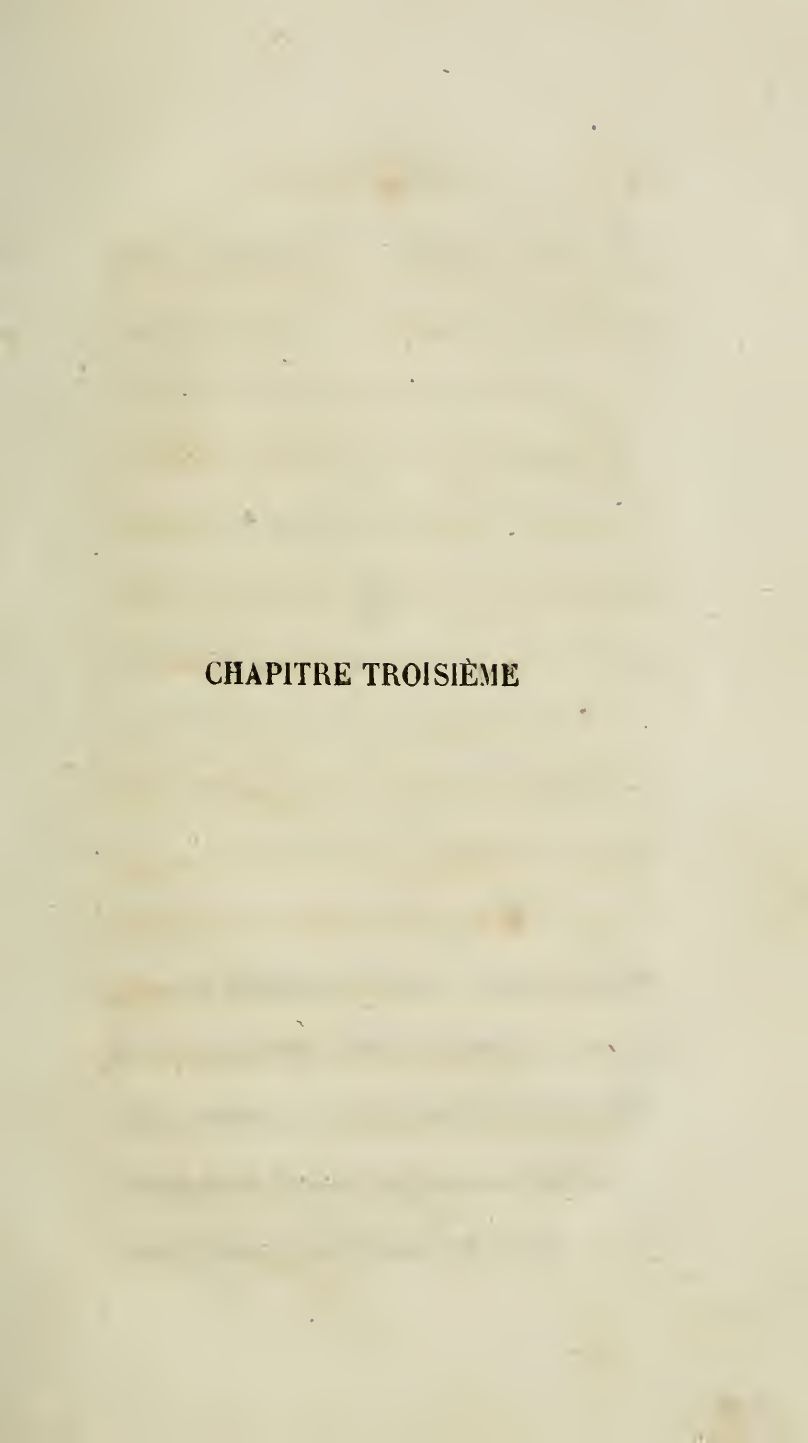
air leurs enfants qui devaient le chanter aussi quand ils seraient grands (1).

Mais rien ne pouvait distraire longtemps Picard de la pensée de sa chère dame et maîtresse. Il avait aussi reconnu le marquis de Bedmar sous la toque et le manteau d'un page de Marlborough ; il avait même remarqué que des Anglais regardaient avec étonnement et soupçon cet étranger, quoique le nombre des pages du duc fut assez grand pour que la vue d'une figure nouvelle ne dût pas y sur-

(1) Telle est l'origine de la fameuse chanson de *Malbrough*, composée après la bataille de Malplaquet dans laquelle on disait que le général anglais avait été tué. Chantée par des Français en Angleterre, elle devint également populaire dans les deux pays.

prendre jusqu'à certain point. Le fidèle serviteur pensait que ce retour imprudent pourrait causer à lady Régina de graves alarmes. Il leva donc la séance bachique, et retourna vers celle qui pourrait avoir besoin de ses soins, voulant qu'elle le trouvât toujours là au moment du danger.

Il rentrait au château par les jardins, lorsqu'en passant près d'un cabinet de verdure, il entendit dans l'intérieur le murmure de quelques voix. Il s'arrêta, écouta attentivement, et recueillit la conversation suivante :



CHAPITRE TROISIÈME

III

— O Bedmar! disait Régina, quelle folie insigne, quelle audace cruelle d'être revenu sur cette terre où vous avez couru de si grands dangers, et où maintenant encore votre tête est à prix.

— Je ne pouvais pas vivre sans vous revoir. Je croyais arriver ici avant le retour du duc, pénétrer dans ce château sous quelque déguisement, et, en passant une heure, une heure seulement près de vous, reprendre assez de force pour supporter de nouvelles années d'absence. En errant ce matin aux environs de Churchill, j'appris que le général avait revu l'Angleterre pour y succomber aussitôt. Peu d'instants après, je vis venir le convoi funèbre que ses officiers avaient simulé en son honneur; je me mêlai à cette suite nombreuse pour entrer ici avec elle, protégé par la foule et par le oubli de ce moment.

— Mais à présent, partez, je vous en supplie; partez tandis que la nuit peut favoriser votre fuite.

— Non; vous m'avez juré que si jamais vous étiez libre, vous seriez à moi. Je viens vous rappeler votre serment et vous adjurer de le tenir.

— C'est juste cela, dit la douce voix de la jeune Fanny, qui adressait ces mots à sa cousine d'un ton décisif.

— Y pensez-vous? malheureux! répondit Régina, il y a quelques heures à peine que le duc a cessé de vivre.

— Mais il y a toute une vie que je vous aime! s'écria Bedmar, et toute une année que je vous ai quittée. Pendant ce

temps, j'ai parcouru l'Italie aux antiques grandeurs, aux belles ruines, aux magnifiques souvenirs, et je n'y ai trouvé que votre souvenir; j'ai traversé l'Espagne, jardin du monde, climat de soleil et de parfums, et je n'y ai respiré que le parfum de nos jeunes amours, toujours répandu autour de moi; j'ai habité la France, et à tous les plaisirs de sa cour brillante j'ai préféré les tristesses de mon cœur.

— Voyez, dit encore Fanny à Régina, il a fait le tour de l'Europe sans vous oublier.

— C'est exemplaire, en effet, dans le

temps où nous sommes! répondit Régina.

— Si on ne récompense point la fidélité, reprit Fanny, comment voulez-vous que les hommes soient encouragés à tenir leurs serments?

— Taisez-vous! taisez-vous tous deux! dit impérativement Régina. Le duc n'est pas encore descendu dans sa dernière demeure, laissez-lui le temps d'y reposer en paix; je viens à peine d'y revêtir ces habits de deuil, laissez-moi le temps de les porter; que le peuple anglais ne vienne pas me dire, comme Hamlet à Gertrude : *Vous n'aviez pas encore usé la robe avec laquelle vous suivîtes le convoi de*

mon père, que déjà vous convoliez à de nouvelles noces.

— Du temps! s'écria Bedmar, oh! du temps! voilà bien le rédempteur des femmes! Elles ne se pardonneraient pas de céder dans le premier entraînement aux vœux de l'amour, et elles s'abandonnent à lui quand elles ont bien eu le temps de songer à ce qu'elles font. Elles se trouveraient affreusement coupables d'oublier un mari le lendemain de sa mort, et elles mettent tranquillement son souvenir de côté à l'époque qu'elles ont fixée d'avance... Quoi! la préméditation qui aggrave tous les crimes, serait-elle donc une excuse au crime d'oubli?

— Sages ou non, permettez-moi de respecter les lois du monde; laissez-moi une année de retraite et de deuil.

— Une année, quand nous ne savons jamais s'il nous reste un jour! Mais vous ne savez donc pas, Régina, que, dans cette année, je verrai vingt batailles, je serai mille fois à la bouche du canon et dans le tourbillon des sabres flamboyants. Nous autres militaires, qui avons le danger pour devoir, la mort pour tâche, chaque instant où nous respirons encore n'est qu'un instant de grâce... Nous vivons comme les trappistes, devant notre fosse toujours ouverte; le drapeau est la voix qui nous dit sans cesse :

Frères, il faut mourir. Mais au lieu de baisser la tête à ce triste avis, nous répondons en souriant : *Jouissons au moins du jour qui nous est laissé !...* Et pour moi, Régina, toute jouissance, tout bonheur ne peut venir que de vous.

— Voyons, ma cousine, dit Fanny, résignez-vous de bonne grâce à être heureuse un peu plus tôt qu'il ne faudrait.

— Le premier bonheur, dit vivement Régina, est de vous sauver, Bedmar, d'assurer votre vie. Le jour qui va se lever peut vous perdre...

— Vous voyez donc bien, s'écria Bedmar, qu'il faut partir avec moi cette nuit même.

— Partez seul ; je vous jure d'aller vous rejoindre.

— M'éloigner sans vous ! j'aimerais mieux m'ensevelir dans les entrailles de cette terre.

— Vous ne pouvez demeurer un jour de plus dans ce château,

— Eh bien ! alors, j'irai me livrer aux juges qui m'ont condamné. Il n'y a qu'un fil qui me sépare encore de l'échafaud, je vous jure que je le briserai.

— Vous êtes fou, et vous me contraignez à obéir à votre folie. Qu'il en soit donc ainsi que vous le voulez, je vous suivrai cette nuit. Veuve du héros de l'Angleterre, j'abandonnerai ses cendres

pour m'enfuir avec son ennemi ; je trahirai à la fois mes devoirs et mon pays...

— C'est moins affreux, Régina, que de trahir l'amour.

— Mais hélas ! reprit-elle en réfléchissant douloureusement, seuls, sans soutien pour veiller à notre sûreté, sans guide pour assurer notre route, que deviendrons-nous ? Où trouver un ami assez généreux pour protéger dans leur fuite la fille ingrate de l'Angleterre et l'ennemi de l'État?...

— Votre Picard est là, dit le bon serviteur en s'élançant dans le cabinet de verdure. Il faut endormir les soupçons de ceux qui pourraient avoir reconnu

monseigneur le condamné, je les ferai boire jusqu'à tomber morts. Il vous faut une voiture, un sauf-conduit, des déguisements ; vous les aurez à minuit ; il vous faut sur la route un homme dévoué, qui prévienne tous les retards, qui surmonte tous les dangers ; je partirai avec vous.

— A minuit donc! dit Bedmar.

— A minuit, répéta Régina.

— En France ! en France ! s'écria Picard avec joie. Allons sur cette bonne terre, où l'asile est une patrie.

Ils sortirent ensemble du bosquet. La lueur des flambeaux qui brillaient encore entre les cyprès tomba sur la robe noire de Régina. Bedmar eut le cœur serré d'un

cruel pressentiment; il dit d'une voix émue :

— Ce vêtement de deuil me fait mal : il me semble qu'il vous attache irrésistiblement aux mânes du duc et de l'Angleterre... Tenez, ajouta-t-il en cueillant une légère tige de roses blanches, et en la lui tendant, mettez ceci dans vos cheveux, je vous en supplie, afin que quelque chose dans votre parure se rattache aussi à nos espérances, et que je voie moins en vous la veuve que la fiancée.

Régina, avec un triste sourire, enlaça la branche flexible dans la tresse de ses longs cheveux, puis se dirigea rapidement vers la grande salle de réception

où elle avait laissé ses hôtes encore rassemblés. Elle était inquiète de l'effet que son absence devait y produire, et mille fois plus tourmentée encore de la fuite qu'elle méditait, et à laquelle elle ne s'était laissée entraîner que par la certitude qu'un refus inébranlable de sa part aurait porté Bedmar à se livrer lui-même à la mort qui l'attendait.

Avant de quitter le château de Marlborough, les lieutenants-généraux et les officiers du duc, accompagnés d'un ministre, se rendirent dans la galerie où on avait déposé le catafalque du général au pied de son trône ducal, pour rendre leurs derniers hommages à sa mémoire.

La galerie était presque entièrement sombre; le groupe des compagnons d'armes de l'illustre mort entourait à demi le simulacre de son cercueil; ces vieux guerriers étaient debout, la tête nue, le front consterné et priant avec ferveur. Régina se détachait au milieu d'eux par sa pâleur et l'exaltation que donnait à ses traits sa prière plus ardente encore que les autres. Le ministre prononçait d'une voix haute et recueillie les psaumes funèbres, dont on répétait après lui les derniers versets.

La prière des morts venait de finir, et l'assistance, après avoir dit pour la dernière fois : *L'âme du juste est auprès du*

Seigneur, demeurait plongée dans un silence religieux, quand soudain la porte d'entrée s'ouvrit à deux battants ; tous les regards se tournèrent de ce côté, et on vit, dans ce cadre éclairé d'une vive lumière, le duc de Marlborough lui-même, suivi de son fidèle écuyer.

A cette vue, illusion ou réalité, un cri étouffé sort de toute part ; un frémissement général se fait sentir ; les spectateurs tressaillent, palpitent dans un mélange d'extase et de terreur ; les uns tombent à genoux, les autres tendent les bras au général, les autres se précipitent vers lui, selon qu'ils croient plus ou moins à la vérité du tableau qui les

frappe; nul ne sait encore positivement s'il a devant les yeux une vision surnaturelle ou la plus simple réalité.

Mais l'illustre chef s'approche de ses frères d'armes, leur tend la main, leur sourit; son œil est animé, son visage annonce la vie la mieux conservée et la plus durable, et sa voix, qu'on entend, achève de dissiper toutes les ombres d'un rêve.

— Mes amis, dit-il, mes chers compagnons d'armes, pardonnez-moi un mensonge tacite qui vous a donné un jour de douleur. Le bruit de ma mort s'était répandu; je l'ai laissé subsister quelque temps, curieux de connaître quelle im-

pression il produirait...Que voulez-vous? c'est une fantaisie bizarre qu'il m'a pris d'assister moi-même à ma mémoire. Au port de Norwich, ma blessure s'est rouverte, et la perte du sang m'a fait tomber dans un profond évanouissement. On a crû que je n'étais plus, et on en a porté de suite la nouvelle au cortége qui me précédait à mon château. En reprenant connaissance, j'ai défendu à Boniface, demeuré seul près de moi, de démentir ce bruit. Je suis monté à cheval, et, bien caché sous un manteau, j'ai suivi de loin mon convoi funèbre, et suis demeuré quelque temps temps incognito autour de ma demeure. Encore une fois, pardon-

nez-moi, mes braves amis. Bien souvent, hélas! l'estime et l'enthousiasme qu'un homme inspire s'éteignent aussitôt que sa vie, et l'ombre de son cercueil envahit au même instant sa mémoire; si les absents ont tort, à plus forte raison les morts; on achève la mort de celui qui s'en va en faisant disparaître ses traces; ses richesses, sa femme, sa maison passent aux mains des autres; ses amis se partagent ses dépouilles, jettent sa tunique au sort, et son chien même lèche la main d'un autre maître. J'ai voulu savoir par l'impression que produirait la nouvelle de ma mort, si un semblable sort m'était réservé; j'ai voulu

deviner si mon nom, que j'ai tâché de rendre glorieux et cher conserverait encore sa puissance après moi ; si le pays que j'ai servi, la femme que j'ai aimée, les amis dont j'ai serré la main m'oublieraient aussitôt. Je comptais peu sur la gloire pour préserver mon souvenir ; la gloire donne un peuple et non pas des amis ; et c'était l'affection bien plus que l'enthousiasme que je désirais trouver fidèle à mon souvenir. Dieu soit loué ! j'ai entendu tout le long de ma route les regrets et les louanges de mes fidèles Anglais ; je vous ai vus, mes braves officiers, suivre dignement mon convoi mortuaire, et donner à mon nom de douces bénédic-

tions. Vous n'avez point regardé mon cercueil avec joie, pensant que l'épée et le chapeau de général qu'il portait allaient vous revenir ; vous avez versé sur moi de véritables larmes ; que vos descendants vous les rendent un jour.

A ces mots, le duc pressa de nouveau la main de ses amis, et courut à Régina qu'il avait hâte de serrer dans ses bras.

— Et toi, dit-il, ma douce amie, tu as dû me trouver bien à plaindre de quitter la vie, puisque je te perdais avec elle.

Puis, la conduisant par la main sous un groupe de lumières placé près du cénotaphe, comme pour la mieux voir :

— Toujours aussi belle, dit-il, avec un

accent ému, et il semblait aspirer ardemment de ses regards le charme répandu autour de cette ravissante figure, toujours aussi belle, et plus encore peut-être, car vos traits semblent prendre un attrait nouveau dans la pâleur que vous cause l'émotion, j'oserai dire le bonheur de me revoir.

— Monseigneur...

— Pourrez-vous excuser ce caprice de ma part, qui vous a fait passer quelques heures bien cruelles?

— Monseigneur, répéta-t-elle avec un frisson dans le sein et un tremblement extrême dans la voix, tout ce que vous faites est juste et sage; on ne juge pas un

homme tel que vous, on ne peut que l'admirer.

— Que cette robe noire et modestement fermée de toute part vous sied bien!... Pauvre enfant! vous aviez déjà pris des vêtements de deuil! heureusement que ces crêpes vont disparaître aussi vite qu'un sombre nuage... Mais d'où vient cette couronne de roses blanches, qui forme un contraste bizarre avec vos habits de veuve?

— Oh! dit-elle, c'était un reste de ma parure passée que j'avais omis de dépouiller; mais pour m'en punir je vais la quitter à l'instant même, et pour toujours!

Elle détacha la couronne qui représentait la dernière espérance de ses jeunes amours ; et les fleurs effeuillées allèrent tomber au pied du cercueil vide.

Cependant l'heureuse nouvelle du retour de Marlborough à la vie s'était répandue dans le château et dans les environs ; la foule du dehors assiégeait les portes de la demeure ducale, et celle de l'intérieur se presssait à l'entrée de la galerie où l'on pouvait voir le grand général en personne et très vivant. Le duc répandit des largesses aux gens de sa maison et à ceux de la campagne. On relourna boire de grand cœur à la

santé et au bonheur de celui qui, mort ou vivant, traitait si bien son monde; et il n'y eut bientôt plus dans les offices, les antichambres et les cours du château que des hommes ivres-morts, en buveurs de pure race.

Les officiers de l'état-major prirent congé de leur général, et allèrent rejoindre leurs équipages. Le château demeura seul et livré au profond sommeil. Le duc prit la main de sa belle épouse pour se rendre enfin avec elle dans la *chambre bleue*, beau ciel d'azur, paradis attendu où, après tant de fatigues, il allait reposer sa tête et commencer sa

nouvelle existence de repos et de douceurs.

Le duc et Régina traversèrent la galerie tendue de noir et la salle du banquet, maintenant silencieuse, déserte et à peine éclairée de la dernière lueur des flambeaux mourants. Il ne restait plus que l'écuyer Boniface qui, arrivé avec son maître, c'est-à-dire après la fin du repas, avait trouvé sur la table de très confortables débris, et qui après en avoir largement usé, ainsi que des flacons qui les accompagnaient, plongeait sa digestion dans un excellent sommeil. Des drapeaux rapportés de France, et

qu'on avait placés en trophée au haut bout de la table, étaient tombés à terre, et c'était sur ce lit héroïque que Boniface dormait si mollement. Dans cette pièce donnait un embranchement de l'escalier qui conduisait à la tour du Sud. Le duc se dirigea de ce côté. Régina marchait près de lui, la tête et le cœur bourrelés de mille sensations diverses, regrettant amèrement la légèreté qui lui avait fait trahir si vite, en intention du moins, son noble époux, accablée encore de surprise, heureuse de retrouver vivant le grand homme de l'Angleterre et dévorée des plus affreuses inquiétudes sur le destin qui attendait Bedmar : une

foule d'impressions se croisaient dans son sein, et elle n'avait aucune idée distincte de sa situation ; elle marchait rapidement, et cependant pouvait à peine se soutenir.

Arrivé au pied des degrés de la tour du Sud, le duc souleva d'une main l'ample portière de damas et d'or qui lui en fermait l'entrée, et présenta l'autre à Régina pour l'aider à monter... Mais comme il allait franchir la première marche de l'escalier, il vit un homme, l'épée nue à la main, qui lui barrait le passage. La mourante lueur des flambeaux arrivait à peine jusque-là,

et le personnage placé devant ses pas était enveloppé d'un manteau et d'un large chapeau qui le cachaient presque entièrement.

Le duc fit un pas en arrière à cette singulière apparition.

Celui dont la présence le frappait d'étonnement, s'avança dans un endroit mieux éclairé de la salle, jeta son feutre à terre, écarta son manteau, et dit d'une voix où la colère vibrait sous le ton d'une hauteur provocante :

— Général de Marlborough, c'est moi, c'est le marquis de Bedmar, c'est votre

prisonnier de guerre, échappé de vos mains d'une manière miraculeuse, qui vient se remettre en votre puissance.

Le duc ne pouvait en croire ses sens.

— Oui, c'est bien moi, moi qui par ma fuite vous ai donné la honte de paraître au conseil sans y amener la proie que l'Angleterre attendait; moi qui suis allé sur le champ de bataille pour vous y donner de mauvais instants à passer et de nouveaux désastres à essuyer. Hâtez-vous donc de me faire arrêter.

Marlborough n'avait pas attendu la fin de ces paroles pour appeler à lui ses

officiers ; mais dans cette salle déserte, au milieu du sommeil profond qui régnait dans le château, nul ne l'avait entendu.

Bedmar sourit de ce silence qui succéda à l'appel du duc.

— Ici, capitaine des gardes! cria plus fort le général.

— Ni le capitaine, ni les gardes ne viendront, dit Bedmar, ils dorment dans les flots de votre vin.

Marlborough appela de nouveau ses hommes d'armes en frappant la terre de son pied.

— Mille bombes! où sont-ils donc tous?

Il tourne les yeux de tous côtés, craignant cependant de perdre de vue l'audacieux Français qui peut encore lui échapper comme une ombre. Il voit le gros Boniface qui dort d'un air de béatitude sur les drapeaux étendus, et le secouant rudement par le bras :

— Lève-toi, butor; que fais-tu là?

— Moi, dit l'écuyer en ouvrant les yeux, je me repose sur les lauriers de mon maître.

Et cela dit, il laisse retomber sa lourde tête et se rendort plus profondément.

Le duc appelle encore de tous côtés, et sa voix tonne à faire trembler les voûtes.

— Vous le voyez, dit Bedmar, ils ne viennent pas ; et, s'ils venaient, étourdis par l'ivresse, fussent-ils vingt pour m'emmener, je leur échapperais en route.

Il ajouta avec une joie mêlée de colère :

— Vous serez obligé de me conduire vous-même au tribunal de Londres, et vous ne reposerez pas encore cette nuit dans la tour du Sud.

— Eh bien ! partez donc ! s'écrie Marlborough ; et les affaires d'État et vous, allez ensemble à tous les diables !

Bedmar avait appris tout ce qui venait de se passer au château. Dans son désespoir de perdre pour jamais Régina, il renonçait à fuir, à revoir la France ; et, entraîné par la rage et la jalousie, il voulait sacrifier sa vie au plaisir amer de retarder encore le moment où Marlborough serait seul avec sa jeune épouse.

Régina, pâle, défaillante, était demeurée appuyée à l'entrée de l'escalier, n'osant supplier ni l'un ni l'autre des deux

ennemis, dans la crainte de redoubler leur colère ; elle cachait son visage contre la pierre du pilier, et se sentait mourir de terreur.

Bedmar répondit à la brutale apostrophe du général :

— Je vous remercie, monsieur le duc, de ce bienveillant adieu ; mais cela ne peut pas finir ainsi.

— Comment ?

— Si vous ne voulez pas m'arrêter, il faut vous battre avec moi ; si je ne suis plus votre prisonnier, je suis le général

Bedmar, et vous ne pouvez refuser satisfaction à votre égal.

— Non, certes, s'écria le duc en tirant son épée.

— Pitié! pitié, mon Dieu! soupire Régina éplorée.

— Eh bien, venez, dit Bedmar, vos jardins sont déserts et encore illuminés, c'est le lieu qu'il nous faut pour un combat à outrance.

Le duc fit un pas pour sortir; mais il regarda Régina, le corps à demi-penché, le front reposant contre le marbre, si

belle, si touchante dans sa douleur et son effroi ; il pensa que le sort des armes pourrait le trahir, qu'il pourrait rester étendu sur la terre de ses jardins, enseveli sous l'ombre de ses grands arbres...

Il s'arrêta.

— Eh bien ! vous hésitez, dit Bedmar frémissant d'impatience, ma vue n'allume pas de colère dans votre âme? vous ne vous souvenez donc pas des batailles de Lille et d'Ostende? Vous ne reconnaissez donc pas ce capitaine qui a changé vos succès en campagnes désastreuses, qui s'est frayé des chemins de sang dans vos armées, qui a fait tant de morts de vos

soldats? Vous ne reconnaissez donc pas cet homme qui, dans la mêlée, vous poursuivait avec l'acharnement d'un ennemi mortel, qui renversait à vos côtés vos plus chers compagnons d'armes pour arriver jusqu'à vous?

— Si, vrai Dieu! je vous reconnais, monsieur le général Bedmar, je vous reconnais pour vous avoir toujours vaincu, malgré vos efforts insensés, et il m'en coûtera bien peu de le faire une fois de plus.

— Vous m'avez vaincu avec vos troupes quand vous étiez dix contre un. Mais

ici les forces sont égales, ou plutôt ce sera moi à mon tour qui en aurai l'avantage ; car, avec un courage pareil au vôtre, j'ai encore celui du désespoir. En mourant, je n'ai rien à perdre, moi, rien que le sort d'un pauvre fugitif ; et vous, dit-il, en jetant un regard inexprimable d'extase et de regrets sur Régina, et vous, duc de Marlborough, vous laissez sur la terre des biens dont il est affreux de se séparer.

— Cette pensée même ne pourra m'affaiblir quand c'est contre vous que je combattrai, homme de malédiction.

— Venez donc; il est temps que deux

chefs qui ont tant de fois mesuré leurs armées se rencontrent corps à corps. Ce ne sera plus, Dieu merci, un champ de bataille où l'on s'aperçoit pour se perdre de vue aussitôt, mais la solitude dans le silence et la nuit, mais quelques pieds de terre resserrés entre deux arbres. Juste ce qu'il faut de place pour le combat de deux ennemis mortels et la fosse de celui qui succombe.

— Soit. A la volonté de Dieu.

— Viens donc la connaître, duc de Marlborough.

Tout à coup le duc changea de visage ;

ses traits, qui jusque-là n'avaient exprimé qu'une simple valeur militaire, rayonnèrent soudain d'un courage moral bien plus grand, plus digne, plus élevé.

— Eh bien! non, dit-il, je ne me battrai pas.

Et il frappa sur le pommeau de son épée, comme pour la fixer dans le fourreau.

— Je ne veux pas me battre, répéta-t-il comme se parlant à lui-même. J'ai usé assez de ma vie à cette barbare chose qu'on nomme les armes. Faudra-t-il

donc toujours passer de la bataille au duel, de la mêlée au champ clos? Ne suis-je donc rien qu'une épée, rien qu'une machine de guerre, rien qu'un drapeau qu'on promène d'armée en armée? N'ai-je donc pas aussi mon cœur et mon intelligence pour vivre de la vie des hommes? Faut-il donc mourir sans avoir secoué cette armure militaire qui m'étouffe, et montré ce qu'il y avait là-dessous de dignes pensées, de sentiments généreux et de bonne volonté! Il me reste bien peu d'années sans doute à passer sur la terre; je jure Dieu de les consacrer à jouir noblement du bonheur qui m'est donné et à le répandre sur

les autres par les pouvoirs qui sont en moi.

En prononçant ces paroles, le duc avait l'air de s'adresser à sa destinée et de se raidir contre elle dans une révolte légitime. Ensuite il se tourna froidement vers le marquis de Bedmar et lui dit, en lui montrant la porte de sortie :

— Monsieur, vous êtes libre.

Le désespoir, la rage et surtout la jalousie du jeune Français furent portés au dernier degré d'exaspération par ce

flegme du général et sa paisible confiance au bonheur qui l'attendait.

Il s'écria dans le délire de la colère :

— Voilà de belles paroles pour colorer votre conduite, mylord ; mais quelque prétexte qu'on lui donne, le refus d'un duel est toujours une lâcheté... et celui qui ne veut pas se battre, on peut le tuer ! Son épée brillait déjà sur la poitrine du duc.

Au moment même Picard entra.

— Saisissez cet homme, dit Marlbo-

rough au domestique français; il refuse la liberté; prenez une voiture, des hommes d'armes et conduisez-le à la Tour de Londres.

Le prisonnier, abattu alors, laissa tomber son épée, et n'opposa aucune résistance à Picard qui allait l'entraîner.

Régina était presque sans connaissance. Le duc s'approcha d'un buffet et versa de l'eau dans une coupe pour en humecter son front.

Pendant ce temps, Picard se pencha à son oreille et lui dit :

— Miss Régina, j'ai risqué deux fois ma vie pour vous servir; mais le sacrifice que je fais aujourd'hui est bien plus grand, car je m'éloigne de vous: j'emmène le marquis de Bedmar en France.

A dater de cette soirée, le général Marlborough prit possession d'un intérieur plein de charmes, et entra dans la vie civile à laquelle il aspirait; le bonheur domestique qu'il obtint enfin fut sa dernière et sa plus chère conquête. Il ne prit plus part aux affaires publiques que dans le conseil de Georges Ier, où ce souverain lui donna toujours une place honorable. Le marquis de Bedmar trouva

dans de nouveaux succès et de nouvell amours la consolation qui ne manque jamais. Et Régina, comme elle l'avait pressenti, se plut chaque jour davantage dans une affection grave, respectueuse, solide, qui convient mieux que toute autre à la seconde phase de la vie.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis que ces légers événements et ces mouvements de cœur ont eu lieu dans le château de Churchill; et le chant qu'il ont inspiré à Picard, ces notes naïves et rustiques, surnagent encore sur les tombeaux qui ont envahi tout le reste. On chante encore cette chanson du départ

de Marlborough qui, dans sa simplicité d'inspiration, exprime peut-être quelque chose de l'incertitude de toutes les destinées, dans ce monde où chacun de nous *s'en va-t-en guerre et ne sait quand reviendra.*

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

Des chapitres du troisième volume.

Fin de la table du troisième et dernier volume.

Fontainbleau. — Imp. de E. Jacquin.

DEUX SŒURS

DE

CHARITÉ

PAR

Mme CLÉMENCE ROBERT

auteur

Du Fou de la Bastide, etc., etc.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LES

PAYSANS

PAR H. DE BALZAC

Les *Paysans*, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion vait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la *Comédie Humaine*. L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le *paysan* du *bourgeois*. Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante figure de Rigou ; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les types devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

LA FILLE DE CROMWELL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Ce livre, dû à la plume énergique et féconde de l'illustre auteur des *Contemporains*, est un des meilleurs romans d'études publiés par la librairie parisienne, depuis *Struensée* et *Cinq-Mars*. C'est un immense tableau d'histoire qui réunit dans un seul cadre tout le siècle des révolutions puritaines, et dont chaque épisode, amené avec un art parfait, double l'intérêt de détails sans nuire à l'ensemble.

La grande figure de Cromwell se dessine au prologue et plane sur tous les chapitres qui suivent, comme un puissant et majestueux fantôme.

Un règne plein de représailles abominables, succédant au protectorat ; une cour voluptueuse, à laquelle l'échafaud de Charles Ier ne servit pas même de leçon, tout inspire M. Eugène de Mirecourt, tout lui dicte des pages admirables. La fille de Cromwell aimant Charles II, détestant le roi, luttant contre son amour avec le fanatisme politique, et finissant par jeter l'Angleterre et le monarque dans un abîme, est certes un des caractères les plus énergiques et les plus curieux tracés par le roman moderne.

